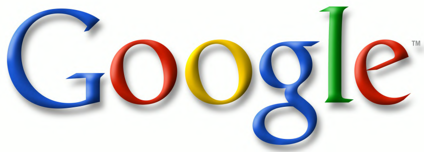
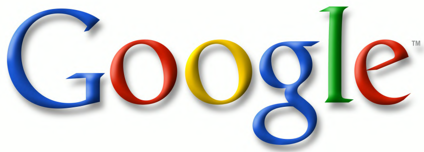




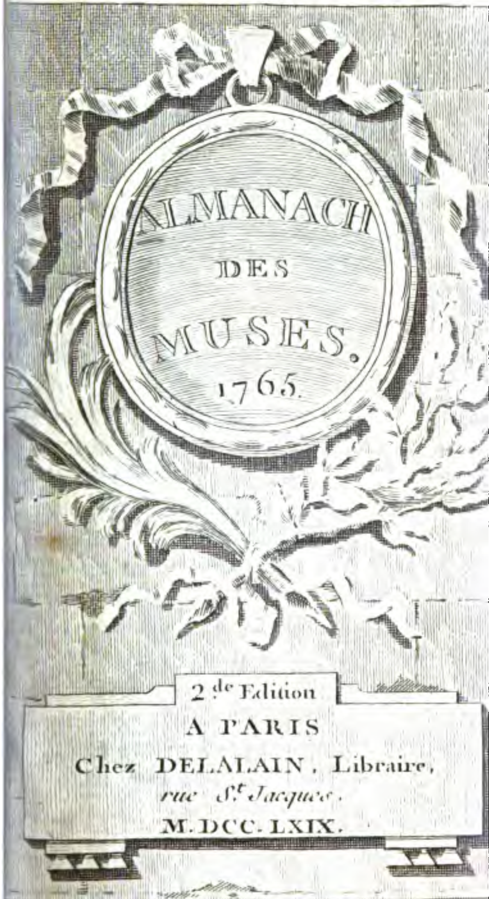


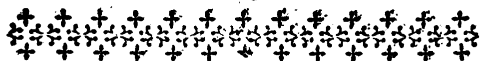
ALMANACH

DES

MUSES,

1765.


ALMANACH
DES
MUSES.
1765.
2.de Edition
A PARIS
Chez DELALAIN, Libraire,
rue S.t Jacques.
M.DCC.LXIX.



AVERTISSEMENT.

PARMI la foule des Almanachs de tout espèce qui renaissent exactement chaque année, il en est plusieurs d'utiles & quelques-uns d'assez curieux : tous les autres ne sont que de petits recueils composés au hasard de chansons médiocres & souvent anciennes, ou d'anecdotes peu vraisemblables & faites pour le peuple. On entreprend d'en donner un pour les gens de goût. C'est un recueil fait avec soin des meilleures poësies fugitives publiées dans le cours de l'année, soit dans les différens Journaux, soit séparément. Il est aisé d'imaginer quelle supériorité cet Almanach doit avoir par sa nature sur les autres ouvrages du même genre. Bien différent de ceux qui, le dernier décembre, perdent sans ressource leur agrément & leur utilité, l'*Almanach des Muses* de cette année ne cessera point d'être un livre de littérature agréable l'année prochaine. Dans la suite il deviendra le recueil le plus complet qui aura jamais paru de toutes les poësies fugitives qui

méritent d'être conservées ; il servira à faire voir les changemens successifs du goût dans ce genre de poësie ; & cette entreprise, exécutée avec un discernement sévere, fera peut-être regretter aux gens de lettres de ne l'avoir pas vû commencer plutôt.

On a cru devoir rendre ce recueil le moins volumineux qu'il a été possible, en n'y insérant que les pieces où l'on a remarqué du talent ; & si l'on n'a pu rassembler toutes celles où il s'en trouve, on se flatte du moins qu'on en trouvera dans toutes celles que l'on a choisies.

Certains critiques qui vont publiant sans cesse que le goût de la poësie s'affoiblit tous les jours parmi nous, verront dans ce choix la meilleure réponse que l'on puisse faire à l'injustice de leurs censures. Il est vrai que le nombre des personnes qui se mêlent de faire des vers s'est multiplié à l'infini, & que par conséquent il y a bien plus de versificateurs médiocres que dans le siécle dernier : mais le nombre des bons Poëtes n'est pas diminué.

Il reste à parler des remarques dont on a accompagné chaque pièce de vers. Il a été souvent impossible d'éviter la répétition des

termes. Il n'y a pas beaucoup de manieres de dire que des vers ont de la force, de la délicatesse, de la facilité, & il est grand nombre de pieces qui ont les mêmes beautés & les mêmes défauts. L'objet de l'Editeur a été de rendre son travail utile à ceux qui cultivent la poësie, & de contribuer à la perfection de la langue françoise; & il a fait ses efforts pour y parvenir, en évitant avec une attention égale & l'exagération suspecte d'une louange outrée, & l'aigreur toujours condamnable d'une critique amère. Une partie de ces remarques tombe sur des fautes de langue: cela prouve combien il est difficile d'écrire correctement en vers. S'il est essentiel de relever ces fautes pour la pureté de la langue, c'est sur-tout dans des ouvrages bien reçus du public. Rien de plus dangereux que les defauts d'un bon ouvrage; sa réputation en fait des autorités. Si un jeune-homme ou un étranger est induit en erreur à cet égard, ce ne sera point par les productions de Cotin ou de Pradon que personne ne lit: ce sera quelquefois par celles de Moliere ou de la Fontaine qu'on lit tous les jours.

L'Editeur a pensé que la meilleure maniere de voir si un vers est purement écrit, c'est d'en faire l'analyse & de le réduire en prose. Il est rare qu'on se trompe en suivant cette méthode.

Enfin cet Almanach, renouvellé tous les ans, pourra encore servir à répandre & à perfectionner le goût de la bonne poësie dans les provinces, où l'on est moins à portée de se procurer les nouveautés de cette nature. Ce sera une espèce de journal annuel pour les poësies légeres.

On a ajouté dans cette nouvelle édition une notice des ouvrages de poësie qui ont paru en 1764 ; l'on a suivi le même arrangement typographique que dans les autres Almanachs, & l'on a inséré plusieurs pièces charmantes qui avoient été oubliées en 1765.





ALMANACH DES MUSES,

Ou choix des Poësies fugitives de 1764.

LE RETOUR D'APOLLON

*A M. LE CARDINAL DE B**.*

QUAND Apollon quitta les cieux,
il apprit aux Bergers à chanter sur la lyre,
& les échos se plaisoient à redire
de son luth enchanteur les sons harmonieux.

Il trouva le bonheur dans ce désert sauvage :
se plaire en tous les lieux est le secret du sage.
Triomphant, il revint s'asseoir au rang des dieux ;
là faisant plus d'heureux, il le fut davantage ;
il versa ses bienfaits sur cent peuples divers ;
il avoit fait le bonheur d'un village :
mais il fit dans les cieux celui de l'univers.
On dit aussi, si l'on en croit l'histoire,
qu'il fut sensible aux vœux des plus simples
mortels,
& qu'il n'oublia point, au faîte de la gloire,
ceux qui, dans sa retraite, encensoient ses autels.

O vous en qui l'Europe admire
le savoir & le rang, l'esprit & la bonté,
illustre Cardinal, c'est à vous de me dire
si c'est là fable ou bien la vérité.

Par M. Blin de Sainmore.

Ces vers sont extrêmement ingénieux ; & le Public, juge sévere en fait d'éloge, a trouvé l'allégorie juste.



EPITRE

*A Mlle D**. Actrice de la Comédie Françoise.*

CHASSE' deux fois, c'est trop, friponne;
quoique je m'attende à tes jeux,
ce nouveau caprice m'étonne;
je suis indigné, furieux,
& cependant je te pardonne.
Ce sont les droits de la beauté;
du benêt qu'elle a maltraité,
elle obtient encor les hommages;
nous autres sots, soi-disant sages,
ainsi l'avons-nous arrêté.
Mais ton argus, que Dieu confonde,
qu'on voit sans cesse autour de toi,
frémir, souffler, faire la ronde,
ce dragon armé contre moi,
qu'un rien aigrit, qu'un rien allarme,
& qui n'est prompt qu'à soupçonner,
je ne lui connois point de charme
qui m'invite à lui pardonner.
Permets qu'au moins je m'en amuse;
j'ai mon congé: c'est mon excuse.
D'autres iroient se lamentant,
te reprochant tes injustices:

pour moi, de tes jolis caprices;
je me console en plaisantant.
Dis-moi donc, qu'est-ce que demande
ce vieux Bostangi des amours ?
dois-tu trembler, quand il commande;
& lui prodiguer tes beaux jours ?
donne-t-on des chaînes à Flore ?
elle éparpille sur ses pas (1)
les roses qui viennent d'éclorse;
un seul ne s'en couronne pas.
La jeune & brillante immortelle,
dans les champs qu'elle a fait fleurir,
s'envole où le desir l'appelle,
& court souvent après Zéphir
comme Zéphir court après elle.
Peux-tu recevoir dans tes bras,
toi, Rosire, toi fraiche & belle,
ce décrépit, ce lourd Midas,
que tu trouves toujours rebelle
à l'aiguillon de tes appas;
qui, pour t'outrager, se tourmente,
ose unir l'hiver au printems,
& sur ta bouche de vingt ans
imprime un baiser de soixante ? (2)
Je crois voir ce Cyclope affreux,
ce forgeron atrabilaire,
qui, de ses antres ténébreux,
tout en boitant vient à Cythère

(1) Pensée peu naturelle.
(2) Vers heureux.

attrister les ris & les jeux ;
de Vénus salir la ceinture,
effaroucher la volupté,
& souiller le lit dè verdure (3)
qui sert de trône à la beauté.
Ah! ramene enfin sur tes traces
& la folie & l'agrément ;
allons, Rosire, au nom des Graces,
chasse-nous ce froid surveillant ;
il t'ennuira pendant ta vie,
s'il t'enrichit après sa mort ;
eh! n'es-tu point jeune & jolie ?
dispose seule de ton sort.
Ta voix, ta voix enchanteresse
dont les accens victorieux
au fond des cœurs portent l'ivresse
la langueur, le trouble & les feux,
ta taille élégante & légère,
ton œil fripon, le don de plaire
qu'à la beauté l'amour préfere,
mille talens voluptueux,
quelques grains de libertinage,
tes foiblesses & nos desirs ;
crois-moi ; voilà ton héritage ;
enrichis-toi par les plaisirs.

Par M. DORAT.

(3) *De Vénus salir la ceinture & souiller le lit de verdure.* Ces images sont peut-être un peu répugnantes.

Cette petite piéce a eu un succès décidé ; on y a trouvé beaucoup d'esprit, & de l'esprit à la mode.

L'AMOUR ET LA FOLIE,

ODE ANACRÉONTIQUE.

J'AVOIS juré d'être sage :
mais avant peu j'en fus las ;
ô raison ! c'est bien dommage ;
que l'ennui suive tes pas.

J'eus recours à la Folie ;
je nageai dans les plaisirs :
le tems dissipa l'Orgie ,
& je perdis mes desirs.

Entr'elles je voltigeai :
l'une & l'autre se ressemble , (1)
& je les apprivoisai ,
pour les faire vivre ensemble.

Depuis, dans cette union ,
je coule ma douce vie ;
j'ai pour femme la Raison ,
pour maîtresse la Folie.

Tour-à-tour mon goût volage
leur partage mes desirs ;
l'une a soin de mon ménage ,
& l'autre de mes plaisirs.

Par M. DE SAINT-PÉRAVI.

(1) On ne voit guère comment la Sagesse & la Folie peuvent se ressembler.

ÉPITRE

*A Monsieur L**.*

SAVANT Abbé, je vous écris,
confiné dans un hermitage,
loin du tourbillon de Paris,
vivant de fruit & de laitage;
des belles & des beaux esprits,
oubliant la foule volage;
& des objets que j'ai chéris,
ne regrettant dans ce village
que vous, & l'ami qui partage
la gloire de tous vos écrits.
Des vains phosphores de notre âge,
on m'a vu follement épris:
de la nature amant plus sage,
je cherche les bosquets fleuris,
l'ombre des bois, un paysage,
qu'un sot regarde avec mépris.
Je trouve dans ce voisinage
une déesse au teint vermeil,
aux yeux sereins, au beau corsage,
avec son fils, le doux Sommeil,
la santé, brillante déesse,
à qui j'adresse tous mes vœux,
que les mortels cherchent sans cesse,

& qu'ils fixeroient auprès d'eux ;
s'ils n'écartoient pas la Sageſſe.
Avec ces êtres bienfaiſans,
d'une ſociété riante,
je goûte les plaiſirs touchans :
dans une égalité charmante,
dieux & mortels vivent aux champs.
Ceux-ci regnent dans un bocage
où l'amour raſſemble les ris :
ce n'eſt que des fleurs du village,
qu'ils tirent ce beau coloris
qui brille ſur un teint ſauvage.
Cœurs lâches, pâles citoyens,
que la cupidité conſume !
vos tréſors valent-ils les miens ?
vos jours ſont mêlés d'amertume :
j'ai du repos, j'ai tous les biens.
Abbé, quelle volupté pure
d'enchaîner ici le Sommeil,
& de ſurprendre la nature
dans le moment de ſon réveil !
Ah ! qu'elle eſt belle, quand l'Aurore
monte dans un grand appareil,
ſur l'horiſon qui ſe colore
des premiers rayons du Soleil !
quel preſtige, quelle magie
ſéduit mes ſens tumultueux,
quand la lumiere réfléchie (1)

(1) Ce vers & les deux ſuivans ſont plus raiſonnés que ſentis.

m'offre la surface blanchie
d'un océan majestueux!
Malheur au mortel insensible (2)
qui regarde, sans s'arrêter,
le chêne orgueilleux s'agiter
au bruit de l'Aquilon terrible,
le cours tranquille des ruisseaux,
l'émail changeant de la prairie,
l'ambre doré de nos côteaux,
& les airs qui soufflent la vie!
C'est dans les champs & les hameaux,
que la nature, ouvrant son temple,
offre au mortel qui la contemple,
chaque jour des trésors nouveaux.
Ici, dans des plaines riantes,
on entend bondir les troupeaux;
là, des bergeres vigilantes,
en chantant, tournent leurs fuseaux;
& leurs amans de violettes
ornant leurs cheveux négligés,
sur l'herbe, autour d'elles rangés,
accordent leurs douces musettes. (3)
Amoureux enfans de Cypris,
que ces Hylas & ces Silvandres
doivent chanter des airs bien tendres,
puisqu'un baiser en est le prix!

(2) On peut être très-sensible, & regarder, *sans s'arrêter*, une forêt entiere s'agiter *au bruit* du vent.

(3) Comment ces bergers peuvent-ils accorder des musettes, en ornant de fleurs les cheveux de leurs maîtresses?

Venez admirer les prodiges
de la nature & du printems ;
rois, dans vos palais éclatans,
l'art n'a pas les mêmes prestiges.
J'aime l'ovale des bassins,
où l'on voit des gerbes humides,
pour l'ornement de vos jardins,
retomber en plaines liquides :
mais j'aime mieux, en vérité,
ce lit creusé par la nature,
où l'Eure, avec tranquillité,
roule, sur un sable argenté,
son onde transparente & pure.
Près de ces bois, est un séjour,
monument vaste & magnifique,
que des arts le pouvoir magique
éleva jadis à l'Amour,
où la Minerve de la France,
Du Maine, si chere aux beaux arts,
les attiroit de toutes parts
par son goût & sa bienfaisance.
On voit encore dans ce lieu,
autour de sa tombe immortelle,
errer les ombres de Chaulieu,
& de la Fare & de Chapelle.
Appuyé sur une urne d'or,
La Motte soupire auprès d'elle ;
& le doux berger Fontenelle
y semble oublier l'heure encor.
Comme eux, je sens couler ma vie

sans ambition, sans desir;
& je préfere mon loisir
aux fruits trop tardifs du génie. (4)
Dans la carriere des talens,
vous avez pris un vol rapide:
mais bientôt, sur vos jeunes ans,
chèr Abbé, le travail aride
imprimera ses doigts pesans. (5)
Allez donc dans l'antre sublime,
où Platon réformoit les mœurs,
du cœur humain sonder l'abîme,
& l'éclairer sur ses erreurs.
La sagesse de votre maître
n'a rien qui puisse m'éblouir;
il nous apprend à nous connoître,
& moi, je m'occupe à jouir.
Vous allez, disciple fidèle,
assister au banquet sacré
qui nourrit votre ame immortelle,
& pour les Dieux seuls préparé:
pour moi, je prens sur la fougere
un repas moins délicieux:
mais je suis auprès de Glycere;
c'est être à la table des Dieux.
Sans soin, parmi des fleurs écloses,
je vois marcher l'heure & le tems; (6)

(4) Vers un peu dur.
(5) Retournons ces vers; & voyons ce qu'il est possible d'entendre par le *travail aride qui imprime ses doigts pesans sur de jeunes ans.*
(6) *L'heure & le tems*, répétition.

& si je saisis des instans,
c'est toujours pour cueillir des roses.
Oh! que d'aimables paresseux
ont, comme moi, dans leur jeunesse,
compté long-tems des jours heureux,
& dont l'Amour, dans leur vieillesse,
parfumoit encor les cheveux!
Dieu de mon cœur, chère paresse,
Epicure, à tes doux rayons, (7)
a vu tous ses plaisirs éclorre;
& c'est toi dont la main encore
tient négligemment mes crayons,
quand je veux peindre Lise ou Flore!
Tes doigts légers & délicats,
lorsque je veux chanter Thémire,
pincent les cordes de ma lyre,
& l'Amour applaudit tout bas
aux sons faciles que j'en tire.
Mais tandis que sous ces berceaux,
fuyant l'orage qui s'apprête,
je tends des filets aux oiseaux,
l'heure s'avance, & sur ma tête
le tems appésantit sa faulx.
O tems! divinité terrible,
tu courbes, sous les humbles toits,
le dos du laboureur paisible,
& tu rides le front des rois
dans leurs palais inaccessibles!
Du haut de la sphere des airs,

(7) On ne dit point *les rayons de la paresse.*

les Dieux seuls, d'un œil immobile ;
contemplent les êtres divers
emportés sur ton aile agile.
O tems ! tu détruiras mes vers ;
demain je descendrai sans gloire
dans la tombe de mes ayeux :
mais si j'ai révéré les Dieux,
tu dois épargner ma mémoire.
Quand l'urne froide des verseaux
s'inclinera sur les campagnes,
& fera fuir dans les hameaux
Bacchus, Cérès & ses compagnes ;
alors loin des lieux enchantés,
embellis par tout ce que j'aime,
& par le bonheur habités,
je rentrerai malgré moi-même
dans le tumulte des cités ;
je reverrai cette statue
qu'érigea l'amour des François :
mais ne croyez pas que jamais
ma muse aux grands se prostitue.
Ah ! si mon ame désormais,
par des mensonges avilie,
devoit, à force d'infamie,
des grands rechercher les bienfaits ;
fils de Vénus, fils de Latone,
ô mes dieux ! éteignez en moi
l'amour des arts qu'on abandonne
& du plaisir qui fait ma loi.
Laissez-moi vieillir sous ces hêtres ;
dans la vertu de mes ancêtres,

& mourir comme eux fans effroi.
Sous ce lierre qui me couronne,
j'aime mieux parcourir aux champs
le cercle étroit qui m'environne,
que d'aller parmi les méchans,
dans la fuperbe Babylone,
fuivre l'opulence & les rangs. (8)
Irois-je imiter ce reptile
qui, pour fe gliffer près des grands,
en mille replis différens,
fait recourber fon corps docile ?
Valet, fouple, adulateur bas,
irois-je bercer ces Midas,
dont l'oreille infenfible eft fourde,
même aux accords les plus parfaits,
& dont l'ame groffière & lourde
s'affoupit dans un corps épais ?
Ne croyez pas que je m'abaiffe
à flatter d'illuftres fripons,
impofteurs qui prônent fans ceffe
leurs petits talens, leurs grands noms,
& leurs chevaux & leur maîtreffe :
objets qu'on voit dans la baffeffe
donner & vendre tour-à-tour
le prix du cœur que la fageffe
ne doit accorder qu'à l'amour.
Retiré fous les toits ruftiques,
par goût j'habite le réduit,

(8) Suivre *les rangs dans Babylone*. Expreffion produite par la contrainte de la rime.

où, près de ses Dieux domestiques,
Philémon, vivant loin du bruit,
va préférer les mœurs antiques
à ce faste imposant qui suit
vos Satrapes Asiatiques,
près de leur maître adroits serpens,
mais tyrans fiers & despotiques
des lâches que l'on voit rampans
sur le marbre de leurs portiques.
Ils éblouissent l'univers
de l'éclat qui les environne :
mais ils s'endorment près du trône,
& se réveillent dans les fers.
Heureux qui ne voit point le faîte
ni les lambris de leurs palais !
le glaive affreux de Démoclès
n'est point suspendu sur sa tête.
Lorsque je quitterai ces bois,
pour revoir les bords de la Seine,
cher Abbé, des arts & des loix
je reprendrai la douce chaîne,
& nous parlerons quelquefois
des vertus de votre Mécène,
ce sage, dont l'humanité
nous montre, à travers les ruines
de notre antique probité,
cette noble simplicité
qui nous charmoit dans les Comines.
Au faîte des grandeurs monté,
sans bassesse & sans intrigues,

Il y commande sans fierté,
& sait s'y maintenir sans brigues;
Vous offrirez à mes regards,
sous les couleurs de la nature,
son goût délicat pour les arts,
& son ame sans imposture;
par des tableaux vrais & touchans,
vous échaufferez mon génie,
& l'amant de notre patrie
deviendra le Dieu de nos chants.

Par M. LEGIER.

Cette Epître pouvoit finir par des vers plus piquans & plus harmonieux. Les images & les pensées n'en sont point neuves : mais elle a un ton philosophique, quelquefois de l'énergie, & toujours de la facilité.

---

*A Madame la Marquise de P**.*

VOUS futes jadis l'ornement
de l'aimable cour de Cythere;
vous conservez l'heureux talent
de nous enchanter & de plaire.
Vous futes reine des Amours :
par l'esprit vous savez aujourd'hui nous séduire;
sur les cœurs vous regnez toujours :
vous n'avez que changé d'empire.

Par M. DE CHENEVIERES.

L'EDUCATION

D'UNE FILLE.

Mes amis, l'hiver dure, & ma plus douce étude
eſt de vous raconter les faits du tems paſſé ;
parlons ce ſoir un peu de Madame Gertrude :
je n'ai jamais connu de plus aimable prude ;
par trente-ſix printems ſur ſa tête amaſſés,
ſes modeſtes appas n'étoient point effacés.

Son maintien étoit ſage, & n'avoit rien de rude ;
ſes yeux étoient charmans : mais ils étoient baiſſés ;
ſur ſa gorge d'albâtre, une gaze étendue
avec un art diſcret, en permettoit la vue ;
l'induſtrieux pinceau d'un carmin délicat,
d'un viſage arrondi relevant l'incarnat,
embéliſſoit ſes traits, ſans outrer la nature ;
moins elle avoit d'apprêt : plus elle avoit d'éclat ;
la ſimple propreté compoſoit ſa parure.

Toujours ſur ſa toilette eſt la ſainte écriture ;
auprès d'un pot de rouge, on voit un Maſſillon,
& le petit Carême eſt ſur-tout ſa lecture :
mais, ce qui nous charmoit dans ſa dévotion,
c'eſt qu'elle étoit toujours aux femmes indulgente ;
Gertrude étoit dévote, & non pas médiſante.

Elle avoit une fille; un dix avec un fept
compofoit l'âge heureux de ce divin objet,
qui, depuis fon baptême, eut le nom d'Ifabelle;
plus fraiche que fa mère, elle étoit auffi belle;
à côté de Minerve, on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des foins affidus;
elle avoit dérobé cette rofe naiffante
au fouffle empoifonné d'un monde dangereux;
les converfations, les fpectacles, les jeux,
ennemis féduifans de toute ame innocente,
vrais piéges du Démon par les faints abhorrés,
étoient dans la maifon des plaifirs ignorés.

Gertrude en fon logis avoit un oratoire,
un boudoir de dévote, où, pour fe recueillir,
elle alloit saintement occuper fon loifir,
& faifoit l'oraifon qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
ornoient cette retraite au public inconnue;
un efcalier fecret, loin des profanes yeux,
conduifoit au jardin, du jardin dans la rue.

Vous favez qu'en été les ardeurs du foleil
rendent fouvent les nuits aux beaux jours pré-
férables:
la lune fait aimer fes rayons favorables;
les filles, en ce tems, goûtent peu le fommeil.
Ifabelle inquiète, en fecret agitée,
& de fes dix-fept ans doucement tourmentée,
refpiroit dans la nuit, fous un ombrage frais,
en ignoroit l'ufage, & s'étendoit auprès,

sans savoir l'admirer, regardoit la nature,
puis se levoit, alloit, marchoit à l'aventure;
sans dessein, sans objet qui pût l'intéresser,
ne pensant point encore, & cherchant à penser.
Elle entendit du bruit au boudoir de sa mère :
la curiosité l'aiguillonne à l'instant;
elle ne soupçonnoit nulle ombre de mystère;
cependant elle hésite; elle approche en tremblant,
posant sur l'escalier une jambe en avant,
étendant une main, portant l'autre en arriere,
le cou tendu, l'œil fixe, & le cœur palpitant,
d'une oreille attentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre & doux murmure,
des mots entrecoupés, des soupirs languissans :
ma mère a du chagrin, dit-elle entre ses dents,
& je dois partager les peines qu'elle endure;
elle approche : elle entend ces mots pleins de douceur :
André, mon cher André, vous faites mon bonheur.
Isabelle à ces mots pleinement se rassure;
ma tendresse, dit-elle, a pris trop de souci :
ma mère est fort contente, & je dois l'être aussi.
Isabelle à la fin dans son lit se retire,
ne peut fermer les yeux, se tourmente & soupire :
André fait des heureux! & de quelle façon?
que ce talent est beau! mais comment s'y prend-on?
Elle revit le jour avec inquiétude;
son trouble fut d'abord apperçu par Gertrude;
Isabelle étoit simple, & sa naïveté
laissa parler enfin sa curiosité.

Quel eſt donc cet André, lui dit-elle, Madame,
qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'un femme?
Gertrude fut confuſe : elle s'apperçut bien
qu'elle étoit découverte, & n'en témoigna rien :
elle ſe compoſa, puis répondit : ma fille,
il faut avoir un ſaint pour toute une famille,
& depuis quelque tems, j'ai choiſi ſaint André ;
je lui ſuis très-dévote, il m'en fait fort bon gré ;
je l'invoque en ſecret, j'implore ſes lumieres ;
il m'apparoît ſouvent la nuit dans mes prieres :
c'eſt un des plus grands ſaints qui ſoient en Paradis.

A quelque tems de là, certain Monſieur Denis,
jeune homme bien tourné, fut épris d'Iſabelle :
tout conſpiroit pour lui ; Denis fut aimé d'elle,
& plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en ſentinelle entendit à ſon tour
les belles oraiſons, les antiennes charmantes
qu'Iſabelle entonnoit, quand ſes mains careſſantes
preſſoient ſon tendre amant de plaiſirs enivré.

Gertrude les ſurprit & ſe mit en colere ;
la fille répondit : pardonnez-moi, ma mère ;
j'ai choiſi ſaint Denis, comme vous ſaint André.

Gertrude dès ce jour, plus ſage & plus heureuſe ;
conſervant ſon amant & renonçant aux ſaints,
quitta le vain projet de tromper les humains ;
on ne les trompe point : la malice envieuſe
porte ſur votre maſque un coup-d'œil pénétrant ;
on vous devine mieux que vous ne ſavez feindre,

& le stérile honneur de toujours vous contraindre
ne vaut pas le plaisir de vivre librement.

La charmante Isabelle, au monde présentée,
se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée ;
Gertrude en sa maison rappela pour toujours
les doux amusemens, compagnons des amours ;
les plus honnêtes-gens y passerent leur vie :
il n'est jamais de mal en bonne compagnie.

Par M. DE VOLTAIRE.

Cette pièce est délicieuse ; les détails en sont parfaits : il n'est guère possible d'écrire avec plus de pureté ni de délicatesse.

MADRIGAL.

POUR me faire oublier les charmes de Tircis,
ma mère me défend de souffrir sa présence ;
j'obéis : mais, hélas ! ma triste expérience,
pour ce conseil, me donne du mépris :
son absence à mon cœur exagère son prix ;
moins je le vois, & plus j'y pense.

Par M. l'Abbé MANGENOT.

On reconnoît encore dans ce Madrigal l'auteur des deux meilleures Eglogues que nous ayons en françois.

A MADAME

DE LOUTHERBOURG.

QUEL est, dis-moi, charmante Eglé,
cet adorateur de province,
qui, ne se doutant pas que son talent soit mince,
s'en vient te haranguer de ce ton emmiellé ?
Bon Dieu ! quel fatras de louanges !
L'amour-propre lui-même en seroit ennuyé,
& tu me fais presque pitié
d'être belle comme les Anges.
La Cour fait tant d'édits! eh bien! j'en voudrois un
d'une forme toute nouvelle :
de par le roi, défense à tout sot importun
de faire bâiller une belle
avec un éloge commun,
ainsi qu'aux mal-bâtis de se mêler de danse,
aux voix fausses de chant, au Peintre de Fauxbourg
de prendre en sa main pesante
le pinceau qui nous enchante
sous les doigts de Loutherbourg.

Par M. LE MIERRE.



VERS

A Mlle Dumesnil.

EH bien! de tes talens le triomphe est durable ;
& le tems n'a point effacé
ce caractère inaltérable
qu'en toi la nature a placé,
& nos goûts inconstans (1) ne l'ont point éclipsé !
L'art ne t'a point prêté son secours & ses charmes ;
à ses heureux efforts, souvent on applaudit ;
souvent il satisfait l'esprit :
mais avec toi l'on pleure, l'on frémit ;
ton désordre effrayant, tes fureurs, tes allarmes ;
& tes yeux répandant de véritables larmes,
ces yeux, qui de ton ame expriment les combats,
l'involontaire oubli de l'art & de toi-même :
voilà la science suprême,
que tu n'as pas acquise, & qu'on n'imite pas.
D'un organe imposant la noblesse orgueilleuse ;
avec précision des gestes mesurés,
d'un débit cadencé la pompe harmonieuse,
des silences frappans, des repos préparés,
sans doute, avec raison, peuvent être admirés. (2)

(1) Des *goûts* qui *éclipsent un caractère*, expression vicieuse.

(2) Ce vers est un peu prose.

J'estime une adroite imposture !
J'en vois, avec plaisir, le charme ingénieux ;
& j'admets, après la nature,
l'art qui la remplace le mieux :
mais je ne vois qu'en toi disparoître l'actrice ;
je te crois Clytemnestre, (3) & je déteste Ulisse ;
tu me fais partager ta profonde douleur ;
tu fais gémir mon ame, & palpiter mon cœur.
Je tremble pour les jours de ta fille éplorée ;
je sens tous les transports de sa mère égarée :
je voudrois avec toi la serrer dans mes bras,
&, malgré tous les Dieux, l'arracher au trépas.
Poursuis, & regne encor sur la scène ennoblie ;
elle assure à ton nom un éclat éternel ;
il n'est rien de sublime, il n'est rien d'immortel
que la nature & le génie.

Par M. DE LA HARPE.

(3) Ces vers sont un peu durs.
On a applaudi à cet hommage rendu aux talens sublimes de Mlle Dumesnil. Son caractère est peint avec énergie : mais on auroit voulu voir ménager davantage celui qui, dans ces vers, paroît lui servir de contraste.



ALCIBIADE

ALCIBIADE,
A GLYCERE.

Toi, dont le teint est plus frais que tes fleurs,
toi, que l'Amour nomma sa bouquetiere,
qui, près du temple embelli pour sa mère,
vends tes bouquets & voles tous les cœurs,
console-moi, mon aimable Glycere.
Loin du bosquet, où tu comblas mes vœux,
où le plaisir te fit ma souveraine,
j'habite, hélas ! des palais fastueux ;
je suis l'amant d'une superbe Reine :
Glycère, hélas ! je suis bien malheureux !
Ah ! que le trône, ah ! que son étalage
nuit aux desirs, effarouche l'Amour !
sur les carreaux (1) je m'endors à la Cour,
comme avec toi je veillois au village.
L'ombre d'un hêtre, un asyle écarté,
une bergere, au printems de son âge,
pour un amant, ainsi que pour un sage,
font plus qu'un trône & qu'une majesté.
Vénus jamais ne porte un diadême :
comme le tien, son front est ceint de fleurs ;

(1) Il n'y avoit probablement point de carreaux du tems d'Alcibiade. Cette faute légère est bien rachetée par les vers suivans.

la beauté seule est son pouvoir suprême ;
& ses palais, des berceaux enchanteurs.
Quand sous leur voûte, Adonis en silence
étoit conduit par la main du desir,
Vénus alors oubliant sa puissance,
étoit mortelle en faveur du plaisir ;
Vénus souvent descendoit sur la terre ;
son fils, lui seul, étoit son confident ;
pour son amant, Vénus étoit bergere,
ne pouvant faire un Dieu de son amant.
Mais le moyen, (pardonnez, grande Reine,)
d'être amoureux avec tant d'apparat !
l'Amour heureux que révolte une chaîne, (2)
s'il est trop vu, n'est jamais délicat.
Qu'auprès de vous retenu par lui-même,
libre toujours, il soit toujours constant !
on a chez vous une charge d'amant :
ah ! comment donc voulez-vous qu'on vous aime ?
N'ayez donc plus de premier écuyer,
qui, chaque soir, vienne me réveiller,
en me disant, d'une voix bien hautaine : (3)
allons, seigneur, c'est assez sommeiller ;
allons, seigneur, venez . . . aimer la Reine.
Tenez, Madame, afin d'en mieux jouir,
ne réglez plus les instans du plaisir ;
l'occasion, le caprice est son guide ;
comme l'Amour, il aime à voltiger :

(2) *Que révolte une chaîne*, n'est nécessaire ici que pour rimer avec *grande Reine.*

(3) *D'une voix bien hautaine*, n'est pas la même chose que *d'une voix haute.*

que le hasard toujours lui seul décide
le vrai moment & l'heure du berger. (4)
Que sans éclat, sans importune escorte,
en tatonnant, sur-tout sans écuyer,
j'entre, pieds nuds, par un autre escalier
dont vous m'aurez vous-même ouvert la porte;
que souvent même, & sans aide & sans bruit,
prenant alors, dans l'ombre de la nuit,
un pet-en-l'air (5) pour tunique royale,
sa Majesté, se faisant mon égale,
vienne trouver son amant dans son lit:
respectant moins, j'aimerai davantage;
pour vos attraits j'oublirai tous vos droits;
& vous verrez, Reine, que quelquefois
un froid respect vaut bien moins qu'un outrage.
Mais pour l'Amour ouvrir les deux battans,
le promener, suivi d'une brigade,
sous les lambris de vingt appartemens;
le recevoir sur un lit de parade,
beau lit d'honneur, fastueux ornemens,
superbe dais, magnifique retraite,
où l'on s'endort, où l'on donne, en baillant,
à sa grandeur un baiser d'étiquette!....
C'est un enfant que le Dieu de Paphos:
il veut voler sans esclave & sans maître;
il veut souvent entrer par la fenêtre;
quelquefois même il y veut des barreaux:

(4) *Le vrai moment & l'heure, &c.* mots répétés.
(5) *Un pet-en-l'air* à la maîtresse d'Alcibiade est une chose assez singuliere.

le bruit l'effraye & le fait disparoître ;
l'obstacle seul irrite ses desirs ;
pour le détruire, il sait le faire naître :
s'il est tranquille, il n'a plus de plaisirs . . .

C'est chez toi seule, ô ma belle Glycere,
que cet enfant prodigue mon bonheur ;
tu sais tromper : mais aussi tu sais plaire ;
il faut tromper dans l'amoureux mystère,
puisque l'Amour est lui-même un trompeur.
Que tu lui dois, friponne, de guirlandes
pour tous les biens dont il sut te parer ! (6)
& ce n'est pas toujours par les offrandes
de tes bouquets que tu dois l'honorer.
Il te doua, pour soutenir sa gloire,
de deux grands yeux tant soit peu libertins :
il t'eut fait tort de plus d'une victoire,
s'il t'en avoit donné de moins coquins ; (7)
il te fit belle, & qui plus est, jolie ;
il prit plaisir à former les contours
de ce beau sein que tu caches toujours,
pour qu'à le voir toujours on s'étudie ;
n'oubliant rien, il t'apprit à rougir,
même à pleurer ; il unit dans Glycere,
pour tout charmer, pour tout assujettir ;
l'air de Laïs aux traits d'une bergere :
Glycere a tout pour donner du plaisir. . .

(6) On ne se *pare* point *avec des biens*.

(7) *Des yeux moins coquins* : expression qui n'est admissible que dans la conversation.

Le ſouvenir de tes ſeules careſſes
fait plus ſur moi que la réalité
des grands baiſers, des royales tendreſſes
dont m'ennuira dans peu Sa Majeſté.
Hélas ! ici la pourpre m'environne ;
je ſuis chargé de dorures, d'ennuis :
de beaux œillets par toi-même cueillis
formoient chez toi mon dais & ma couronne ;
nous n'avions point de ſuperbes habits ;
le goût faiſoit notre magnificence :
mais nous avions, Glycere, en récompenſe,
de bien beaux jours & de plus belles nuits ;
l'Amour jamais n'exigea de parure :
jamais l'Amour ne conſulte un miroir ;
ſes blonds cheveux flottent à l'aventure ;
l'or n'eſt point fait pour meubler un boudoir.
Je n'aime point ce ſuperbe étalage,
tous ces reſeaux, ennemis du deſir,
toujours armés contre la main volage,
qui veut errer dans le champ du plaiſir :
la volupté s'en indigne & murmure.
Chez toi, Glycere, on craint peu ce deſtin :
on n'y reçoit jamais d'égratignure
que de la roſe éparſe dans ton ſein :
mais que l'on doit chérir cette piquure,
lorſque ta bouche, au foutire enfantin,
vient elle-même eſſuyer la bleſſure !
Ces longs repas, que l'on nomme feſtins,
où, près de vous, l'ennui ſe met à table,
valent-ils donc ces ſoupers clandeſtins,

où le plaisir fait toujours rendre aimable ;
où la douceur de tromper un jaloux,
un vieux Midas, ajoute à notre joie ;
où, sans projet, le rire se déploie ;
où, sans juger les sages ni les foux,
nous oublions tout l'univers pour nous ;
où l'appétit, qui naît du plaisir même,
de tous les plats se fait le cuisinier ;
où, libertin & gourmand par systême,
l'on mange bien & l'on s'aime de même ;
où l'on est deux sans crainte de bâiller ?
Ah ! que me font toutes ces cassolettes,
tous ces parfums, tous ces vases brillans,
ces dais couverts de cent mille paillettes,
où l'on respire un insipide encens ?
J'aime bien mieux cette simple corbeille,
où, le matin, quand le timide oiseau
vient t'annoncer que l'Aurore s'éveille,
ta main confond le lys & le barbeau,
ce beau panier que la rose couronne,
qui, dans tes mains, de l'Amour est le trône,
& qui jadis lui servit de berceau. . . . .
Mais, dis-moi donc, que servent à la Reine
tous ces trumeaux qu'elle a fait disposer
près d'un sopha qui donne la migraine ?
je te promets qu'elle eût pu s'en passer.
Est-ce, dis-moi, redoutant le murmure,
& l'œil perçant de la malignité,
pour rétablir l'ordre de sa parure ?
De quoi s'occupe, hélas ! Sa Majesté ?

Je sais prévoir cette triste aventure ;
presque jamais son rouge n'est ôté.
Rappelle-toi, ma Glycere, cette onde
où, réparant les larcins du plaisir,
tu rattachois ta tresse vagabonde
que détachoit aussi-tôt le desir. (8)
Te souvient-il de ce jour, ma Glycere ?
(ce jour étoit la fête de l'Amour)
pour le fêter, abandonnant la Cour,
nous fûmes seuls vers ce bois solitaire
que tu sais bien qu'à la Cour il préfere ;
ah ! le beau jour ! comme j'étois heureux !
tout me sembloit d'un fortuné présage :
si je levois mes regards vers les cieux,
je découvrois un azur sans nuage ;
dans les forêts, les oiseaux chantoient mieux ;
bien plus matin la complaisante Aurore
me paroissoit, en faveur des amours ;
verser ses pleurs sur les parfums de Flore,
& pour nous deux avoir changé son cours ;
du frais zéphir l'haleine étoit plus pure ;
un air plus doux rajeunissoit les champs ;
tout renaissoit : l'aspect de deux amans
avoit sans doute embelli la nature.
Ivre d'amour, le desir dans les yeux,
j'entre avec toi dans cette grotte sombre,
que vingt palmiers défendent par leur ombre
des feux du jour comme des envieux ;

(8) Comment le desir détache-t-il une tresse ?

dans tous les tems, un lit de fleurs nouvelles
y tend un piége à la foible beauté ;
l'Amour jura que jamais de cruelles,
aucun mari, pas une Majesté,
ces froids tyrans des plaisirs & des belles,
n'habiteroient ce séjour enchanté.
C'est-là, Glycere, ô ma belle maîtresse !
qu'enfin j'obtins cet amoureux baiser,
qu'apparemment, pour doubler mon ivresse,
pendant deux jours tu sus me refuser.
Connois-tu bien la grande différence
qu'entre Glycere & nos femmes de Cour,
pour décider toujours la préférence,
en ta faveur, a su mettre l'amour ?
tiens, la voici : toujours vive & coquette ;
tu vas donnant des baisers, des faveurs ;
nous t'adorons, nous nous croyons vainqueurs :
mais un caprice, & soudain la retraite
est notre lot ; tu te ris de nos pleurs ;
un doux regard précéde tes rigueurs ;
& leurs rigueurs annoncent leur défaite : (9)
mais le caprice, en te parlant pour moi,
fit mon bonheur ; (puis-je dire le nôtre ?)
tu me savois plus scélérat qu'un autre :
ce titre est bien quelque chose pour toi ;
je suis heureux, j'étois digne de l'être ;
je t'adorois, je t'aimois, je brûlois :
sur ton beau sein, je mourois pour renaître,
& pour mourir toujours je renaissois.

(9) Le portrait de Glycere annonçoit une peinture plus détaillée des femmes de Cour.

Bien différente en ceci d'une Reine;
qui veut toujours qu'on fasse tous les frais :
pour le plaisir tu partageois la peine,
& par la peine au plaisir tu gagnois.
Dieux ! quels momens ! je vois ta belle bouche,
belle toujours, sur-tout quand on y touche ; (10)
je vois tes yeux embellis par ces pleurs,
que le plaisir, tu le sais, fait répandre,
nuages doux, amoureuses vapeurs,
dans tes beaux yeux mêlés d'un feu si tendre;
j'entends encor ces soupirs enchanteurs,
& ces baisers que mes levres errantes
venoient chercher sur tes levres brûlantes,
où le plaisir confondoit nos deux cœurs ;
ces demi-mots du desir qui s'éveille,
ces sons touchans soudain interrompus,
plus éloquens, pour être suspendus,
viennent toujours caresser mon oreille.
Je viens de rire, & je vais m'ennuyer ;
ah ! c'en est fait, la force m'abandonne ;
j'entends déja le maudit écuyer ;
adieu, Glycere, adieu ; je vais bâiller
bien tendrement sur les degrés du trône.
Vole par jour vingt mille libertés ;
fais-moi par jour vingt infidélités,
cent, si tu peux : va ! je te le pardonne ;
dupe les vieux, & ruine les sots :

(10) *Ta belle bouche, belle toujours, sur-tout quand on y touche.* Ce vers n'est pas aussi heureux que le précédent & ceux qui le suivent.

conserve bien ta friponne de mine ;
garde-toi bien de perdre tes défauts ;
sois toujours belle, & sur-tout bien coquine.

Par M. DE PEZAY.

Beaucoup de critiques ont désapprouvé ce dernier vers. Ils ont ajouté que, dans quelque siecle que ce fût, on n'avoit jamais vu de Princesses se faire conduire leurs amans *par un Ecuyer & une brigade, au milieu de vingt appartemens, pour leur donner un baiser d'étiquette.* Malgré toutes ces remarques, il est certain que cette piéce est remplie d'esprit & de facilité.

VERS

*Ecrits sur la Cloche du Monastere de **.*

A ton bonheur que ne puis-je prétendre,
airain sacré, dont les sons assidus
soir & matin se font entendre
d'un objet qui ne m'entend plus!
Que ta voix chere à son oreille
l'appelle aux saints devoirs où son sort est lié ;
que jamais l'Amour ne l'éveille,
& que toujours son cœur connoisse l'amitié !
Dans la solitaire demeure
où l'a conduite un feu constant,
si tu sonnes sa derniere heure,
sonnes la mienne au même instant.

Par M. DE LA LOUPTIERE.

Il y a de la douceur & du sentiment dans ces vers.

ÉPITRE

A Mlle ARNOUD.

FLORA brilloit jadis dans Rome ;
Consuls, Pontifes & Questeurs,
tous ces héros que l'on renomme,
étoient ses humbles serviteurs,
On briguoit l'honneur de ses chaînes :
à sa voix naissoient les beaux jours ;
à ses pieds les aigles romaines
se jouoient avec les amours.

En loix érigeant ses caprices,
elle soumit ces fiers vainqueurs ;
de Rome elle fit les délices :
Rome en fit la reine des fleurs,
& lui fonda des sacrifices.
Mais dans peu Flora, s'il lui plaît,
va te remettre sa couronne ;
détruisant ce que Rome a fait,
c'est tout Paris qui te la donne.

Tous les zéphirs sont avertis
qu'ils ont une Flore nouvelle,
qu'ils aient à se ranger près d'elle,
sur des bords par elle embellis.
Tel est l'arrêt de ta patrie,
vu, rédigé par la folie,

& qu'au mois si cher aux amans,
mois brillant des métamorphoses,
doit signer de ses doigts de roses (1)
le Dieu qui préside au printems.
Du sein des plus douces ivresses
reçois notre hommage & nos vœux ;
c'est la crainte qui fit les Dieux,
& l'Amour seul fait les Déesses.
Que dis-je ? ce titre orgueilleux
vaut-il le beau nom de Sophie ?
Crois-moi : jeune, folle & jolie,
laisse l'Olympe radieux
à la céleste bourgeoisie,
que l'on adore & qui s'ennuie,
tandis que tu fais des heureux.
Le beau temple de l'harmonie
va bientôt s'ouvrir à mes yeux ;
c'est-là que je te déifie :
voilà ton palais & tes cieux.
Je vois Psyché, je crois l'entendre
parmi la foudre & les éclairs,
mêler sa voix plaintive & tendre
au tumulte effrayant des mers.
De l'amour si tu peins les flâmes,
si tu fais gémir la douleur,
ta voix s'échappe de ton cœur,
& va retentir dans nos ames.
Dis-moi : par quels dons inconnus
peux-tu réunir, ma Sophie,
le babil piquant de Thalie,

(1) *Doit signer de ses doigts de roses* est de la vieille poésie.

les sons touchans de Polymnie,
& le silence de Vénus.

Sur-tout combien je t'idolâtre,
lorsque, rendue à tes amans,
jamais heureux, toujours contens,
tu sais, par ton humeur folâtre,
suspendre & charmer leurs tourmens;
lorsqu'on te voit sans étalage,
sans apprêt & sans dignité,
prêtresse de l'Amour volage,
cueillir avec légéreté
cette fleur de libertinage
qui ressemble à la volupté!
Jamais chez toi n'osent paroître
ces vieux despotes éclopés,
toujours cocus, toujours dupés,
& toujours si bien faits pour l'être;
tu proscris les airs imposans,
les tons burlesques, les caprices
des Altesses de nos coulisses,
qui traitent en Impératrices
& leurs valets & leurs amans.

Chez toi l'on trouve la nature
ou l'art séduisant de Ninon,
cet art qui tient de la raison,
l'art de tromper sans imposture;
chez toi l'on badine & l'on rit;
la gêne y semble insupportable;
& l'on y cache son esprit,
afin d'en être plus aimable.

Il eſt un champêtre réduit ;
temple paiſible du myſtere,
où l'on s'envole à petit bruit,
loin d'un public triſte & ſevere
dont l'œil perſécuteur vous ſuit.
C'eſt-là que, ſur une ottomane
qu'ombragent les feſtons légers
d'un voile errant & diaphane,
volent les jeux & les baiſers ;
c'eſt-là que plus vive & plus belle,
le feu, la gaîté dans les yeux,
Hébé verſe le punch aux Dieux
qui ne s'enivrent pas ſans elle ;
c'eſt-là que vers la fin du jour
la liberté, convive aimable,
met les deux coudes ſur la table
entre le plaiſir & l'amour.
Quelle volupté, ma Sophie !
que font les biens & la grandeur ?
Va, ce délire eſt le bonheur ;
il eſt le charme de la vie.
Crains de ſerrer de nouveaux nœuds ;
toujours folle & toujours tranquille,
laiſſe errer ton cœur & tes vœux ;
ton amour feroit un heureux :
ton indifférence en fait mille.

Par M. DORAT.

On a trouvé dans cette Epître des tirades heureuſes, des louanges ſans flatterie, & des peintures vives & animées de la volupté la plus fine & la plus délicate.

COUPLETS

A M. & Mde GERBIER. (*)

AIR : *Nous sommes précepteurs, &c.*

QUE vous possédez bien tous deux
l'art de séduire & de surprendre !
Je crois tout aussi dangereux
de la voir que de vous entendre.
Dans votre bouche & dans ses yeux,
oh ! que d'esprit & d'éloquence !
De Thémis, au gré de vos vœux,
vous feriez pancher la balance.
Mais à vos talens précieux,
ses soins seroient-ils préférables ?
Vous défendez des malheureux,
quand elle fait des misérables.
Pour triompher, il vous faut l'art
des Cicérons, des Démosthènes :
au lieu que d'un simple regard,
elle met les cœurs dans ses chaînes.
Quoi qu'il en soit, cœur généreux,
plaidez les affaires des autres :
pour moi, je me trouverois mieux
entre ses mains qu'entre les vôtres.

Par M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

(*) M. Gerbier, célèbre Avocat au Parlement de Paris. Il ne faut point juger rigoureusement cette chanson, qui a été faite à table, comme la plûpart de celles de M. l'Abbé de Lattaignant : mais même en la jugeant à la rigueur, on y trouvera un ton & un esprit aimables.

A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

Qui invitoit l'Auteur à faire un voyage dans ses États.

DIEU! qui m'ôtez les yeux & les oreilles,
Rendez-les moi; je pars au même instant.
Heureux qui voit vos augustes merveilles,
ô Catherine! heureux qui les entend!
Plaire & regner, voilà votre talent:
mais le premier me plairoit davantage;
par votre esprit vous étonnez le sage,
qui cesseroit de l'être en vous voyant.

Par M. DE VOLTAIRE.

Il est des gens qui ne jugent d'un ouvrage que sur le nom de l'auteur : mais ces vers seroient charmans, quand même ils ne seroient pas de M. de Voltaire.



ÉPITRE

Sur un Mariage.

SUR un rivage solitaire
où, malgré tout l'ennui du tems,
les frimats, la neige, les vents,
le foible jour qui nous éclaire,
la tranquille raison préfère
un foyer champêtre écarté,
& le ciel de la liberté,
à l'étroite & lourde atmosphère
des paravents de la cité; (1)
au milieu du sombre silence
de la triste uniformité,
& de toute la violence
d'un hiver qui sera cité,
& qui, soit dit sans vanité,
prête à nos champs de Picardie
l'austere & sauvage beauté
des montagnes de Laponie :
un bon Hermite confiné,
dans sa cabane rembrunie,
& par cette bise ennemie,
à son grand regret détourné
du charme d'occuper sa vie

(1) Qu'est-ce que c'est que *l'étroite & lourde atmosphere des paravents*? Ce commencement est long, vuide & embarrassé.

dès la renaissante clarté,
& de l'habitude chérie
d'aller voir avec volupté
ses arbres, son champ, sa prairie,
parcouroit par oisiveté
une multitude infinie
d'écrits nouveaux sans nouveauté, (2)
des phrases sans nécessité,
& de rimes sans poésie ;
& dans la belle quantité,
des œuvres dont nous gratifie
la féconde inutilité,
& je ne sais quelle manie
d'une pauvre célébrité,
il admiroit l'éternité
des almanachs que le génie,
qui nous gagne de tout côté,
fabrique, réchauffe, amplifie,
pour éclairer l'humanité,
& réjouir la compagnie.
Glacé, privé de tout rayon
de cette lumiere féconde
qui colore, embellit, seconde
l'heureuse imagination ;
au lieu de fleurs & de gazon,
ne découvrant de son pupitre
que les glaces de ce vallon,
ces bois courbés sous l'aquilon,

(2) *D'écrits nouveaux sans nouveauté, &c.* Tour usé parce qu'il est trop fréquent dans les ouvrages de M. Gresset.

ces tapis d'albâtre & de nitre
étendus jusqu'à l'horison ;
loin d'avoir la prétention
& le moindre goût d'en décrire
la sombre décoration ;
se trouvant digne au plus de lire, (3)
il n'auroit guère imaginé
qu'il alloit oublier l'empire
de l'hiver le plus obstiné,
& se donner les airs d'écrire.
Dans ce morne & pesant repos,
une lettre charmante arrive
des bords toujours chers & nouveaux
que baigne & pare de ses eaux
la Seine à regret fugitive.
O traits enchanteurs & puissans !
ô prompte & céleste magie
d'un souvenir vainqueur des ans !
aux accens d'une voix chérie,
qui peut tout sur ses sentimens,
& qui sait parer tous les tems
des roses d'un heureux génie,
l'habitant désœuvré des champs,
a cru voir, pour quelques instans,
sa solitude refleurie :
briller des couleurs du printems,
& le rappeller à la vie
à l'air pur des bois renaissans.
Loin de la triste compagnie

(3) Vers prosaïques.

des brochures & des écrans ;
affranchi de sa léthargie,
dans une heureuse rêverie,
à Crosne il s'est cru transporté,
Crosne, ce pays enchanté
de la belle & simple nature,
de l'esprit sans méchanceté,
du sentiment sans imposture,
& de cette franche gaîté,
toujours nouvelle, toujours pure,
& si bonne pour la santé.
L'éclat du plus beau jour de fête (4)
y faisoit briller ce bonheur,
cette éloquente voix du cœur,
ce plaisir que nul art n'apprête ;
un nouvel époux radieux
venoit d'amener en ces lieux
sa jeune & brillante conquête ;
les vœux, les applaudissemens
précédoient & suivoient leurs traces ;
à leurs chiffres resplendissans,
la Gloire unissoit ceux des Graces,
& du génie & des talens ;
&, sous ses auspices fidelles,
garantissant leur sort heureux,
l'amitié couronnoit leurs nœuds
de ses guirlandes immortelles.

Un solemnel complimenteur,
un long faiseur d'épithalames,

(4) Cette tirade présente un tableau charmant.

déploiroit ici sa splendeur
en beaux grands vers, en anagrammes;
en refrains *de chaînes*, *d'ardeurs*,
de beaux destins, *de belles flammes* ;
il viendroit traînant après lui
son édition bien pliée,
bien pésante, bien dédiée,
mêler les crêpes de l'ennui
aux atours de la mariée.
Mais laissons dans tout leur repos
les galans innocens propos
dont les chansonniers de familles,
& les aiglons provinciaux,
forment leurs longues cantatilles,
leurs vieux impromptus, leurs rondeaux,
toutes leurs flammes si gentilles,
& leurs perfides madrigaux.
Le sévere & mâle génie
du sage & brillant Despréaux
s'indigneroit si l'ineptie
de tous ces vers de cotterie,
de fadeurs, de mauvais propos,
profanoit Crosne sa patrie,
&, par des sons fastidieux,
troubloit le charme & l'harmonie
de la fête de ces beaux lieux.
Pour combler les plus tendres nœuds, (5)
que cette union fasse naître
d'illustres rejettons nombreux,
dans qui la patrie & le maître

(5) *Combler des nœuds* n'est point françois.

à cette empyrique éloquence ;
au ton neuf, & sans conséquence,
de nos merveilleux raisonneurs,
contemplés comme créateurs
d'un nouveau ciel, d'un nouveau monde,
par cette foule vagabonde
de très-humbles admirateurs,
d'échos répandus à la ronde,
de perroquets littérateurs,
de sous-illustres, d'amateurs,
qui vont répétant vers & prose,
& d'autrui faisant les honneurs
pour se croire aussi quelque chose.
Mais je me sauve promptement ;
je craindrois insensiblement
pour ma longue petite épître,
l'air d'ouvrage qu'assurément
elle prendroit sans aucun titre.
Si ces riens courent l'univers,
& que par hasard l'on en cause ;
car, tel est le destin des vers,
un instant de vogue en dispose,
& bien ou mal la rime expose
au bruit, aux propos, aux faux airs ;
aux sots, aux esprits, à la glose
des pédans lourdement diserts,
des fréluquets lilas ou verds,
& des oisons couleur de rose,
enfin à cent dégoûts divers
que n'ont point Messieurs de la prose ;

si donc, élevés à l'honneur
d'une renommée éphémère,
ces vers ont le petit malheur
de subir le froid commentaire
de l'importance ou de l'humeur;
malgré la déraison altière,
& tout ennuyeux argument,
leur gloire sera toute entière, (7)
s'ils plaisent au séjour charmant
qui m'en dicta le sentiment
& les pare de sa lumière.

Par M. GRESSET.

(7) *Leur gloire sera toute entière*, &c. Des vers qui *plaisent au séjour charmant qui les pare de sa lumière*. Cela n'est ni clair, ni exact.

Cette Epître nous offre encore des restes agréables de cette facilité prodigieuse que l'on remarque dans les anciens ouvrages de M. Gresset. C'est toujours la même manière; mais elle est plus négligée. L'abondance se trouve plutôt dans les mots que dans les choses.



LE PARDON,

CONTE.

A son voisin, la gentille Isabelle
fut se plaindre de son époux,
qui toujours lui cherchoit querelle;
croyez-moi, dit-il, vengez-vous :
le conseil plut fort à la belle ;
le galant fut choisi pour servir son courroux.
A chaque heure du jour, c'étoit nouvelle plainte;
notre couple à l'envi signaloit son ardeur :
mais la colère du vengeur
en moins de huit jours fut éteinte.
De tout on se lasse à la fin.
La belle, que toujours la vengeance aiguillonne,
six fois fut se plaindre un matin :
oh ! pour le coup, dit le voisin,
je suis chrétien, je lui pardonne.

Par M. DE CHENEVIERES.



VERS A LISE.

Lise, je t'offre un cœur, au beau jour de ta fête,
dont tu vas mépriser sans doute la conquête ;
c'est un jeune inconstant, un papillon léger,
qui d'objets en objets se plaît à voltiger.
J'aime d'abord une femme très-sage,
mais vertueuse avec aménité,
qui ne sait pas de cette qualité
se targuer trop, ainsi que c'est l'usage. (1)
Comme à voir cependant de ces femmes de bien,
un amoureux ne gagne rien,
je vais lorgnant une beauté piquante,
dont la vivacité m'enchante,
qui raisonne à ravir, déraisonne encor mieux ;
& déride mon front par ses propos joyeux.
Euterpe, au même instant, lui ravit la victoire :
je ne puis résister aux chants les plus flatteurs ;
j'entends, sous ses doigts créateurs,
résonner la corde & l'ivoire.
Comme sa voix se marie à leurs sons !
Quelle douceur ! quelle justesse !
Arrête, aimable enchanteresse,
mon cœur se rend à tes chansons.

(1) *Ainsi que c'est l'usage* ; remplissage inutile.

Que dis-je ? un autre objet vient me rendre infidèle ;
c'est toi, digne fille d'Apelle,
que fais-tu ? quel mortel anime ton pinceau ?
Ah ! si j'étois l'amant dont ton ame est remplie,
& qu'Amour m'eût caché derriere le tableau,
que promptement écartant la copie,
tu verrois, enivré des transports les plus doux ;
l'original à tes genoux !
Mais non, ne me crois point ; Therpsicore s'avance ;
les Grâces & l'Amour accompagnent ses pas ;
la vois-tu qui marche & qui danse ?
Adieu, bon soir, je vole dans ses bras.
Voilà les trahisons que je te fais sans cesse,
& toutefois je suis des plus constans :
tous ces objets de ma tendresse
ne sont que toi sous des noms différens.

Par M. ROCHON DE CHABANNE.

Il y a des détails gracieux dans ces vers ; mais ils ne finissent pas d'une manière fort saillante.



THELEME ET MACARE.

THELEME est vive ; elle est brillante :
mais elle est bien impatiente ;
son œil est toujours ébloui,
& son cœur toujours la tourmente.
Elle aimoit un gros réjoui
d'une humeur bien différente ;
sur son visage épanoui,
est la sérénité touchante ;
il écarte à la fois l'ennui
& la vivacité bruyante.
Rien n'est plus doux que son sommeil ;
rien n'est plus beau que son réveil ;
le long du jour il vous enchante.
Macare est le nom qu'il portoit ;
sa maîtresse inconsidérée
par trop de soins le tourmentoit :
elle vouloit être adorée ;
en reproches elle éclata :
Macare, en riant, la quitta,
& la laissa désespérée.
Elle courut étourdîment
chercher de contrée en contrée
son infidèle & cher amant,
n'en pouvant vivre séparée.
Elle va d'abord à la Cour.
Auriez-vous vu mon cher amour? (1)

(1) *Mon cher amour* : ce terme est-il bien choisi ?

Tous les railleurs de ce séjour
sourirent à ce nom bisarre.
Comment ce Macare est-il fait ?
où l'avez-vous perdu, ma bonne ?
faites-nous un peu son portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
dit-elle, est un homme parfait,
qui n'a jamais haï personne,
qui de personne n'est haï,
qui de bon sens toujours raisonne,
& qui n'eut jamais de souci ;
à tout le monde il a su plaire ;
on lui dit : ce n'est pas ici
que vous trouverez votre affaire,
& les gens de ce caractère
ne vont pas dans ce pays-ci.

Thelème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
& pense, dans ce lieu tranquille,
rencontrer son tranquille (2) amant.
Le Sous-Prieur lui dit : Madame,
nous avons long-tems attendu
ce bel objet de votre flamme,
& nous ne l'avons jamais vu :
mais nous avons en récompense
des vigiles, du tems perdu,
& la discorde, & l'abstinence.
Lors un petit Moine tondu
dit à la Dame vagabonde :

(1) *Lieu tranquille, tranquille amant* : répétition peu agréable.

cessez de courir à la ronde
après votre amant échappé :
car, si l'on ne m'a point trompé,
ce bon-homme est dans l'autre monde.
A ce discours impertinent,
Thelème se mit en colère :
apprenez, dit-elle, mon frère,
que celui qui fait mon tourment,
est né pour moi, quoi qu'on en dise;
il habite certainement
le monde où le destin m'a mise,
& je suis son seul élément;
si l'on vous fait dire autrement,
on vous fait dire une sotise.
La belle courut de ce pas
chercher, au milieu du fracas,
celui qu'elle croyoit volage;
il sera peut-être à Paris,
dit-elle, avec les beaux esprits
qui l'ont peint si doux & si sage.
L'un d'eux lui dit : sur notre avis
vous pourriez vous tromper peut-être; (3)
Macare n'est qu'en nos écrits :
nous l'avons peint sans le connoître.
Elle aborda près du Palais,
ferma les yeux, & passa vîte ;
mon amant ne sera jamais
dans cet abominable gîte :
au moins la Cour a des attraits ;

(3) C'est la rime qui paroît avoir amené ce *peut-être*.

Macare auroit pu s'y méprendre :
mais les noirs suivans de Thémis
sont les éternels ennemis
de l'objet qui me rend si tendre.

Thelème, au temple de Rameau,
chez Melpomène, chez Thalie,
au premier spectacle nouveau,
croit trouver l'amant qui l'oublie ;
elle est priée à ces repas
où président les délicats,
nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
y semblent, au premier coup-d'œil,
de Macare être la copie :
mais plus ils étoient occupés
du soin flatteur de le paroître,
& plus à ses yeux détrompés,
ils étoient éloignés de l'être.

Enfin Thelème au désespoir,
lasse de chercher, sans rien voir,
dans sa retraite alla se rendre ;
le premier objet qu'elle vit,
fut Macare auprès de son lit
qui l'attendoit pour la surprendre.
Vivez avec moi désormais,
dit-il, dans une douce paix,
sans trop chercher, sans trop prétendre,
& si vous voulez posséder
ma tendresse avec ma personne,
gardez de jamais demander
au-delà de ce que je donne.

Les gens de grec enfarinés
connoîtront Maçare & Thelème, (4)
& vous diront, sous cet emblême,
à quoi nous sommes destinés.
Macare, c'est toi qu'on desire;
on t'aime, on te perd, & je croi
que je t'ai rencontré chez moi:
mais je me garde de le dire.
Quand on se vante de t'avoir,
on en est privé par l'envie;
pour te garder, il faut savoir
se cacher & cacher sa vie.

Par M. DE VOLTAIRE.

(4) Macare est le bonheur, & Thelème le desir ou la volonté.

L'idée de cette allégorie est très-morale, & elle est rendue avec tout l'esprit & la légéreté que l'auteur répand ordinairement sur ces sortes de productions.

ELOGE FUNEBRE

*De Comete, Chienne de Mde de ****

SEROIT-IL vrai? quoi! Comete n'est plus!
Comete est morte à la fleur de son âge
Maudite Parque! ô regrets superflus!
Comete est morte! hélas! c'est bien dommage.
Accourez tous en longs habits de deuil,
Chiennes & Chiens, venez lui rendre hommage,

c'eſt donner à la vive Hébé,
les yeux de Minerve la prude;
c'eſt mettre des livres d'étude
entre les mains d'un jeune Abbé.

Quitte ce contraſte biſarre;
car l'épithète de barbare, (2)
dans ce ſiècle de volupté,
n'eſt qu'un outrage à la beauté.
On ne craint plus d'être infidèle:
on a ſagement adopté
ce droit que nature a dicté,
ſi doux & ſi bien fait pour elle;
on a dans la ſuite ajouté
une clauſe ſimple au traité:
c'eſt de n'être jamais cruelle,
& l'on en ſent l'utilité.

O Flore! maîtreſſe chérie,
tu vois bien que la jalouſie
ne m'a point ſoufflé ſes venins;
je ſuis juſte ſi je me plains. (3)
L'aſtre du jour qui nous éclaire,
pour moi ſeul ne luit point aux cieux;
la maîtreſſe qui m'a ſu plaire,
peut auſſi plaire à d'autres yeux.
Bien loin de prendre des allarmes
de tant de triomphes nouveaux,
Flore, je compterai tes charmes
par le nombre de mes rivaux.

*Par M. B**.*

(2) *Car l'épithète de barbare, &c.* Le mot propre étoit *cruelle.*

(3) *Je ſuis juſte ſi je me plains.* Vers proſaïque.

EPITRE

D'un Père à son Fils, sur la naissance d'un Petit-Fils.

IL est donc né, ce fils, objet de tant de vœux!
Il respire! avec lui nous renaissons tous deux.
Mon cœur s'est réveillé : cette ardeur qui m'enflâme,
au jour de ta naissance, a pénétré mon ame;
je te pris dans mes bras : un serment solemnel
promit (1) de t'élever dans le sein paternel.
Le tems, qui m'a conduit au bout de ma carrière,
de mes yeux par degrés épura la lumière.
Vainement & trop tard allumant son flambeau,
la raison nous éclaire aux portes du tombeau:
ah! si l'expérience, école du vrai sage,
pouvoit de nos enfans devenir l'héritage!
si nos malheurs au moins n'étoient perdus pour eux!
un père, en expirant, se croiroit trop heureux:
mais il meurt tout entier, & la triste vieillesse
dans la tombe avec elle emporte sa sagesse.
De mon vaisseau du moins que les tristes débris,
épars sur les écueils, en écartent mon fils;
je le vois, en mourant, s'éloigner du rivage;
ah! s'il arrive au port, je bénis mon naufrage.

(1) On ne dit point *un serment promet*.

Parmi tous ces mortels sur ce globe semés ;
les uns portent un cœur, des sens inanimés ; (2)
le feu des passions n'échauffe point leur ame :
d'autres sont embrâsés d'une céleste flâme :
mais trop souvent, hélas ! sa féconde chaleur
enfante les talens & non pas le bonheur,
& de l'infortuné dont elle est le partage,
elle fait un grand homme & rarement un sage.
Le bonheur, ô mortel ! ose te détacher
d'un espoir que bientôt il faudroit t'arracher :
si le songe est flateur, le réveil est funeste ;
fais le bonheur d'autrui, c'est le seul qui te reste.
Si ton fils n'a reçu que des sens émoussés, (3)
qu'il se traîne à pas lents dans les chemins tracés ;
sans lui frayer toi-même une route nouvelle,
de tes seules vertus offre-lui le modèle :
mais si des passions le germe est dans son sein,
veille, père éclairé, sur ce dépôt divin ;
loin de lui ces prisons où le hasard rassemble
des esprits inégaux qu'on fait ramper ensemble ;
où le vil préjugé vend d'obscures erreurs,
que la jeunesse achette au dépens de ses mœurs ;
si ton fils ne te doit son ame toute entière,
tu lui donnas le jour : mais tu n'es pas son père.
Le chef-d'œuvre immortel de la divinité
sur la terre au hasard paroît être jetté.

(2) La première partie de ce vers est dure. Dit-on *porter des sens inanimés ?*

(3) *Si ton fils n'a reçu, &c.* Ce morceau a paru très-bien fait, & les applaudissemens qu'il a reçus à l'Académie, ont été confirmés dans les lectures particulières.

L'homme naît; l'imposture assiege son enfance;
on fatigue, on séduit sa crédule ignorance;
on dégrade son être : ah! cruels, arrêtez;
c'est une ame immortelle à qui vous insultez. (4)
De l'éducation l'influence suprême,
subjuguant dans nos cœurs la nature elle-même,
peut créer, à son choix, des vices, des vertus :
c'est du fils de César que Caton fit Brutus. (5)
Regne sur le hazard, affoiblis son empire;
l'homme peut le borner, ou même le détruire;
que ton fier ascendant soit dompté par tes soins;
transforme pour ton fils les vertus en besoins.
O toi! fille des cieux, que l'univers adore, (6)
toi qu'il faut que l'on craigne, ou qu'il faut qu'on
 implore,
sainte religion, dont le regard descend
du Créateur à l'homme, & de l'être au néant,
montre-nous cette chaîne adorable & cachée,
par la main de Dieu même, à son trône attachée;
qui, pour notre bonheur, unit la terre au ciel,
& balance le monde aux pieds de l'Eternel.

(4) Vers boursoufflé.

(5) Ce vers est brillant; mais il semble qu'il ne faudroit pas appuyer des vérités importantes sur un fait incertain.

(6) *O toi, fille des cieux, &c.* Ces vers ont été fort applaudis; ils sont bien faits, ils sont éblouissans : mais ils ne sont point amenés. D'ailleurs, quelle idée l'auteur a-t-il voulu nous présenter, en disant que la religion est une *chaîne attachée par Dieu même à son trône, & qu'elle balance le monde aux pieds de l'Eternel?* Comment une chaîne peut-elle balancer le monde? Cette image n'est point belle, parce qu'elle est obscure & qu'elle n'est point claire.

Mais déja de ton Fils la raison vient d'éclore ;
sache épier, saisir l'instant de son aurore,
où l'homme ouvrant les yeux, frappé d'un jour
nouveau,
s'éveille, & regardant autour de son berceau,
étonné de penser, & fier de se connoître,
ose s'interroger, s'apperçoit de son être,
dévore les objets autour de lui semés,
jadis morts à ses yeux, maintenant animés,
demande à ces objets leurs rapports à lui-même ;
& du monde moral veut saisir le systême.
A de sages leçons, consacre ces momens :
de ses vertus alors pose les fondemens ;
des vrais biens, des vrais maux, trace-lui les limites ;
renferme ses regards dans les bornes prescrites ;
qu'il sache tour-à-tour se concentrer dans lui,
étendre ses rapports, & vivre dans autrui ;
ne fais briller pour lui que des clartés utiles ;
il est pour les humains des vérités stériles ;
le ciel est parsemé de globes lumineux :
mais un seul nous éclaire & suffit à nos yeux.
Prolonge pour ton fils cet heureux tems d'ivresse,
cet aimable délire où la simple jeunesse,
ignorant l'artifice & les retours cruels,
n'a point perdu le droit d'estimer les mortels,
& goûte ce bonheur si pur, si respectable,
de croire à la vertu pour aimer son semblable.
Jeune homme, j'aime à voir ta naïve candeur
chercher imprudemment nos vertus dans ton cœur, (7)

(7) Ne seroit-ce pas plutôt *chercher imprudemment* tes

chérir une ombre vaine, adorer ton ouvrage;
de tes purs sentimens reproduire l'image,
& se plaire à créer, dans ta simplicité,
un nouvel univers par toi seul habité.
Oui, que mon Fils embrasse un fantôme qu'il aime:
nous croyant des vertus, il en aura lui-même.

Mais voici ce moment utile ou dangereux,
qui, souvent annoncé par un naufrage affreux,
des sens avec le cœur préparant l'alliance,
donne à l'homme étonné toute son existence,
établit ses devoirs sur ses rapports divers,
le fait vivre à lui-même, (8) & naître à l'univers.
Ce sont les passions, dont la fatale ivresse
l'élève quelquefois, & trop souvent l'abaisse;
mais quelque soit sur nous leur ascendant vainqueur,
leur force ou leur foiblesse est toute en notre cœur.
Indociles coursiers, ils éprouvent leur guide;
le foible est entraîné par leur élan rapide:
le fort sait les dompter, les asservir au frein;
pour jamais de leur maître ils connoissent la main.
Les coursiers du soleil, dans leur vaste carrière,
répandoient sans danger les feux & la lumière:
Phaëton les conduit; bondissans, furieux,
ils consument la terre, ils embrâsent les cieux.
Si ton fils des vertus a reçu la semence,
des passions pour lui ne crains point l'influence;

vertus dans nos cœurs? Cette tirade est pleine de douceur & de vérité.

(8) *Le fait vivre à lui-même* n'est pas françois.

de nos égaremens on les accuse envain;
le germe corrupteur dormoit dans notre sein :
de sable, de limon cet impur assemblage,
rebut de l'Océan, soulevé par l'orage,
avant que la tempête eût branlé les airs,
il existoit déja dans le gouffre des mers.
Passions, c'est nous seuls & non vous qu'il faut
craindre ;
épurons notre cœur sans vouloir les éteindre.
Parmi tous ces desirs dans notre ame allumés,
le tyran le plus fier de nos sens enflâmés,
c'est ce fougueux instinct fait pour nous reproduire,
bienfaiteur des mortels, & prêt à les détruire.
Qu'un seul objet, mon fils, t'enchaînant sous sa loi,
te dérobe à son sexe anéanti pour toi :
heureux, sans doute heureux, si la beauté qui
t'aime,
remplissant tout ton cœur, te rend cher à toi-même;
& mêle au tendre amour qu'elle a sû t'inspirer,
ce charme des vertus qui les fait adorer!
Nœuds avoués du Ciel, respectable hymenée,
de mon fils à tes loix soumets la destinée!
Que par toi, de son être étendant le lien,
mon fils, pour être heureux, soit homme & citoyen!
Loin d'ici ces mortels, dont la folle prudence
refuse à leur pays le prix de leur naissance,
& qui, prêts à brûler des plus coupables feux,
morts pour le genre humain, pensent vivre pour
eux! (9)

(9) La fin de ce vers est prosaïque & sourde.

Amitié, nœud sacré, récompense des sages,
plaisir de tous les tems, vertu de tous les âges,
oui, mon fils chérira tes devoirs, tes douceurs.
L'astre qui nous éclaire, eut des blasphémateurs;
des monstres ont maudit sa féconde influence;
d'autres ont de Dieu même abhorré l'existence,
ont haï l'Eternel : amitié, qui jamais
a blasphémé ton nom, a maudit tes bienfaits?
Le Ciel daigne accorder au mortel magnanime
une autre passion plus rare & plus sublime,
aliment des vertus, ame des grands desseins :
c'est ce noble desir d'être utile aux humains,
d'avoir des droits sur eux, de vivre en leur mémoire :
le plus beau des besoins, le besoin de la gloire,
impérieux instinct que des Dieux bienfaiteurs,
par pitié pour la terre, ont mis dans les grands cœurs.
Mais qui cherche la gloire, a besoin qu'on l'éclaire.
Il en est une, hélas! criminelle ou vulgaire,
que le foible poursuit, qu'encense le pervers,
qui, sous différens noms, fléau de l'univers,
arme le conquérant, lui commande les crimes,
dicte au sage insensé de coupables maximes,
aiguise le poignard, prépare le poison,
pour sauver de l'oubli le fantôme d'un nom; (10)
prestige d'un instant, vaine & cruelle idole,
non, ce n'est point à toi que le sage s'immole;
ses jours, dans les travaux, ne sont point consumés,
pour laisser quelques pas sur le sable imprimés :

(10) Qu'est-ce que c'est que *le fantôme d'un nom*?

mais servir, éclairer le genre-humain qu'il aime,
en recherchant sur-tout l'estime de soi-même ; (11)
la mettre au plus haut prix ; l'obtenir de son
cœur ; (12)
voilà quelle est sa gloire & quelle est sa grandeur.
Si de ce beau desir ton ame est dévorée,
nourris dans toi, mon fils, cette flamme sacrée,
tandis que tes esprits, dans leur mâle vigueur,
du feu des passions reçoivent leur chaleur.
Ah! lorsque les glaçons de la froide vieillesse,
viennent de notre sang arrêter la vîtesse,
lorsque nous recélons, dans un débile corps,
un esprit impuissant, une ame sans ressorts,
plus de droits sur la gloire & sur la renommée ;
la lice de l'honneur est pour jamais fermée ;
& sur nos sens flétris, ainsi que sur nos cœurs,
l'oisive indifférence épanche ses langueurs.
Mon fils, sur les humains que ton ame attendrie
habite l'univers, (13) mais aime sa patrie.
Le sage est citoyen ; il respecte à la fois
& le trésor des mœurs, & le dépôt des loix :
les loix ! raison sublime & morale pratique,
d'intérêts opposés balance politique,
accord né des besoins, qui par eux cimenté,
des volontés de tous fit une volonté.
Chéris toujours, mon fils, cet utile esclavage,
qui de ta liberté doit épurer l'usage.

(11) Vers prosaïque.
(12) *Obtenir l'estime de soi-même, de son cœur*, expression recherchée.
(13) Style emphatique.

Entends mes derniers mots, (14) toi dont les
soins prudens
doivent de notre fils guider les premiers ans.
J'ai vû son doux sourire à sa naissante aurore;
son premier sentiment à tes yeux doit éclorre;
dans ton sein paternel, il ira s'épancher;
& moi, d'entre tes bras, la mort va m'arracher.
Puisse un jour cet écrit, gage de ma tendresse,
cher enfant, à ton cœur faire aimer ma vieillesse!
Puisses-tu t'écrier, saisi d'un doux transport:
il fit des vœux pour moi dans les bras de la mort.
Oui, c'est toi qui m'offrant une heureuse espérance,
plus loin dans l'avenir portes mon existence!
je t'apprends le secret de vivre & de jouir;
ma mort t'enseignera le grand art de mourir. (15)

Par M. CHAMFORT.

(14) Suivons la méthode dont nous avons parlé dans la préface : analysons ces vers en conservant le sens & la tournure de la phrase. *Mon fils, entends mes derniers mots. J'ai vu notre fils sourire à sa naissante aurore. Son premier sentiment ira s'épancher dans ton sein paternel, & la mort va m'arracher de tes bras. Cher enfant, puisse cet écrit te faire aimer ma vieillesse!* D'aprés cette analyse fidelle, il est aisé d'apprécier ce morceau.

(15) Promesse fastueuse, qui paroît mieux placée dans la bouche d'un sophiste que dans celle d'un homme sage & d'un père tendre.

Cette Epître a été couronnée par l'Académie Françoise. On y trouve de beaux endroits, & elle annonce du talent. Mais on y remarque aussi de l'aridité dans les préceptes & de l'enflure dans les pensées & dans le style; les idées ne sont pas liées; l'ouvrage n'est pas fondu, & il paroît fait de morceaux rapportés.

VERS

A M. DESHAYS, le jeune, de l'Académie Royale de Peinture.

PEINTRE charmant, artiste ingénieux,
du pinceau le plus vrai j'admire en vous l'adresse;
si vous eussiez vécu dans ce siècle fameux
où les beaux-arts embélissoient la Grèce,
Alexandre, sans doute, eût été trop heureux.
Pour peindre les transports de cette ame si fière;
& ses brillans exploits & ses faits généreux,
il eût à ses rivaux préféré votre frère :
mais lorsqu'il eût voulu, dans des momens plus doux,
de son pouvoir régaler quelque belle,
il n'eût point fait venir Apelle,
& n'eût jamais choisi que vous.

Par M. BLIN DE SAINMORE.

Ces vers font honneur au talent du poëte & à celui du Peintre; les arts sont faits pour se célébrer réciproquement.

COUPLETS

Faits pour une jeune Lapone, dans un voyage au Pole.

POUR fuir l'amour,
envain l'on court
jusqu'au cercle polaire:
dieux! qui croiroit
qu'en cet endroit
on eût trouvé Cythère?
Dans les frimats
de ces climats,
Christine nous enchante,
& tous les lieux
où sont ses yeux,
sont la Zône brûlante.
L'astre du jour,
à ce séjour,
refuse sa lumière;
& ses attraits
sont désormais
l'astre qui nous éclaire.
Le soleil luit:
des jours sans nuit
bientôt il nous destine;

mais ces longs jours
seront trop courts
passés près de Christine.

Par M. DE MAUPERTUIS.

Il est vraisemblable qu'on fait peu de pareilles chansons en Laponie. M. de Maupertuis chantoit souvent celle-ci, lorsqu'il étoit de belle humeur.

A M. DE CHENEVIERE.

UN Courtisan disoit à la Fortune :
ô ma Déesse ! ô l'objet de mes vœux !
fais que le roi, dans la foule importune
des courtisans, jette sur moi les yeux ;
fais qu'il me voie ; & je suis trop heureux.
Moi, j'approchai du temple respectable
de l'amitié, temple des vrais plaisirs :
& je lui dis : ô toi ! Déesse aimable,
toi que j'adore, entends tous mes desirs :
conserve-moi le cœur de CHENEVIERE ;
que ce mortel, l'honneur de ses amis,
né pour sentir, comme il est né pour plaire,
m'aime toujours ; & mes vœux sont remplis.

Par M. THOMAS.

L'ORIGINE

L'ORIGINE DES MÉTIERS.

QUAND Prométhée eut formé son image
d'un marbre blanc façonné par ses mains,
il épousa, comme on sait, son ouvrage;
Pandore fut la mère des humains.
Dès qu'elle put se voir & se connaître,
elle essaya son sourire enchanteur,
son doux parler, son maintien séducteur,
parut aimer, & captiva son maître;
& Prométhée à lui plaire occupé,
premier époux, fut le premier trompé.
Mars visita cette beauté nouvelle;
l'éclat du Dieu, son air mâle & guerrier,
son casque d'or, son large bouclier,
tout le servit, & Mars triompha d'elle.
Le Dieu des mers, en son humide Cour,
ayant appris cette bonne fortune,
chercha la belle & lui parla d'amour:
qui céde à Mars, peut se rendre à Neptune.
Le blond Phœbus, de son brillant séjour,
vit leurs plaisirs, eut la même espérance;
elle ne put faire de résistance
au Dieu des vers, des beaux-arts & du jour.
Mercure étoit le Dieu de l'éloquence:
il sut parler; il eut aussi son tour.

Vulcain, sortant de sa forge embrâsée,
déplut d'abord & fut très-maltraité;
mais il obtint, par importunité,
d'être conquête aux autres Dieux aisée. (1)
Ainsi Pandore occupa ses beaux ans,
puis s'ennuya sans en savoir la cause;
quand une femme aime dans son printems,
elle ne peut jamais faire autre chose:
mais pour les Dieux, ils n'aiment pas long-tems.
Elle avoit eu pour eux des complaisances;
ils la quittèrent; elle vit dans les champs
un gros satyre, & lui fit les avances.
Nous sommes nés tous de ces passe-tems;
c'est des humains l'origine première;
voilà pourquoi nos esprits, nos talens,
nos passions, nos emplois, tout diffère;
l'un eut Vulcain, l'autre Mars pour son père,
l'autre un satyre, & bien peu d'entre nous
sont descendus du Dieu de la lumière.
De nos parens nous tenons tous nos goûts:
mais le métier de la belle Pandore,
quoique peu rare, est encor le plus doux,
& c'est celui que tout Paris honore.

Par M. DE VOLTAIRE.

(1) Vers peu harmonieux.

Il n'appartient qu'à cet homme célèbre de produire des fictions aussi heureuses. L'application de celle-ci a un air de justesse qui cause la surprise la plus agréable.

ÉLÉGIE.

Dieux ! qu'est-ce que la vie & tout ce vain tumulte,
de passions, d'erreurs, d'événemens divers ?
pour ma raison, que je consulte, (1)
pour mes plaisirs, qui me sont bien plus chers,
quel avantage, hélas ! résulte
de compter près de trente hivers ?
Mes beaux jours écoulés comme des flots rapides,
se sont précipités dans le gouffre du tems ;
j'ai vu presque sécher les fleurs de mon printems,
& n'ai cueilli que des fruits trop perfides,
qui m'ont trompé bien peu d'instans.
Un barbare génie, inflexible adversaire,
contre qui mes destins devoient toujours lutter,
avec fureur vint agiter,
sur mon triste berceau, son flambeau funéraire ;
mes yeux à peine ont ouvert leur paupière,
que mon cœur enflammé s'ouvrit au sentiment,
fatal présent du Ciel qui, jusqu'à ce moment,
pour quelque illusion dont j'ai poursuivi l'ombre,
m'apportant des peines sans nombre,
m'a fait de l'existence un éternel tourment.
J'ai connu, j'ai senti les plus vives allarmes ;
mon premier tyran fut l'amour ;

(1) *Que je consulte* me paroit superflu.

Je le chéris encore en répandant des larmes
dont la source croît chaque jour.
Non, digne objet de ma tendresse;
qui joignois la simple candeur,
à cette grace enchanteresse,
que ne donne point l'art trompeur;
toi qui suffisois à mon cœur,
& rassemblois les noms d'amie & de maîtresse,
ô toi dont l'aimable jeunesse
n'a pu, du sort cruel épuisant la fureur,
repousser ce cercueil que je revois sans cesse;
non, tu n'es point sorti de mon cœur éperdu:
jusqu'au dernier soupir, tu rempliras mon ame;
à mon être détruit (2) survivra cette flamme
qu'inspira la beauté, qu'entretint la vertu.
Ce n'étoit point assez que l'amant le plus tendre;
de ce bonheur suprême à jamais fût privé:
il fallut qu'à mon cœur rien ne fût réservé;
qu'un frère enfin, dont l'amour éprouvé,
devoit fermer mes yeux & recueillir ma cendre;
victime des combats. . . . je n'ai pu le défendre!
vous m'avez donc, ô Dieux! tout enlevé!
Depuis un lustre entier, quelle est ma destinée!
je traîne dans les Cours un cœur chargé d'ennuis;
j'ai vu de près les Rois & leur grandeur bornée;
plus malheureux cent fois que je ne suis,
ils ne connoissent pas cette volupté pure,
ce tendre sentiment qui fait le vrai plaisir,
ce tendre sentiment, trésor de la nature,
dont rarement la grandeur fait jouir.

(2) *Détruit* forme ici un pléonasme.

Conſtante à m'opprimer, la fortune cruelle
ſur ma tête aſſembla des orages affreux ;
le talent, l'amitié, s'unirent avec elle,
pour me rendre plus malheureux.
Dieux qui m'avez donné le cœur le plus ſenſible,
ai-je pu ſoutenir cette épreuve terrible ?
Si par quelques honneurs arrachés aux deſtins,
des plaiſirs les plus doux, des biens les plus certains,
de la tranquillité qu'ils m'ont, hélas ! ravie,
les arts ont pu dédommager ma vie ;
ſi trop en bute aux traits des perfides humains,
j'ai déja fait pâlir la baſſe jalouſie,
ſi du laurier ſtérile une feuille flétrie,
que dévorent toujours les regards aſſaſſins
& le ſouffle impur de l'envie,
a payé mes travaux ou plutôt mes chagrins ;
envieux acharnés, regardez bien les larmes
dont ce préſent funeſte eſt ſans ceſſe trempé ;
pénétrez dans mon cœur, ſaiſiſſez mes allarmes,
& comptez, s'il ſe peut, les coups qui m'ont frappé.
Du monde fatigué, dégoûté de moi-même,
toujours plus attendri, toujours plus déchiré,
trop inſtruit qu'il n'eſt point de bonheur épuré,
que le plaiſir eſt foible & la douleur extrême,
convaincu du néant des frivoles grandeurs,
de ce qu'on a nommé talent, mérite, gloire ;
déſabuſé ſur toutes les erreurs,
ſur l'amour même à qui je voudrois croire,

& qui lui seul adoucit nos malheurs :
des fleurs de mon printems, voilà le fruit funeste !
dieux ! faut-il en regrets déja me consumer ?
s'il faut enfin ne plus aimer,
de mes jours malheureux quel sera donc le reste ?

Par M. D'ARNAUD.

[*] Le lecteur ne confondra pas cette pièce avec la plûpart de ces élégies langoureuses adressées à des Belles dont l'existence & la sévérité sont également imaginaires. Celle-ci a bien l'air d'un bout à l'autre d'être l'effusion d'un cœur sensible & réellement affecté.

A MADAME DE**.

UN tendre aveu semble vous offenser ;
je me tairai puisqu'il faut y souscrire,
& ce qu'on dit souvent sans y penser,
je le penserai sans le dire.

Par M. DE SAIN-PERAVI.

Cette Epigramme, qui a de la finesse, est une réminiscence d'une autre Epigramme ancienne.



EPITRE

A la Maîtresse que j'aurai.

A Zulmé, Zélis & Lisette,
je ne consacre plus mes sons :
faut-il toujours, sur sa musette,
redire les mêmes chansons ?
Ma Zulmé, toujours raisonnable,
m'attriste par sa dignité :
elle croit trop que la beauté
n'a jamais besoin d'être aimable.
Dans le moment fait pour jouir,
Zélis ou plaisante, ou raisonne ;
elle n'a jamais de plaisir :
comment voulez-vous qu'elle en donne ?
Lisette, il faut en convenir,
est aimable, & jeune, & jolie ;
sans art, elle fait réunir
la tendresse avec la folie ;
ses grands yeux noirs sont pleins de feux ;
ils annoncent la plus belle ame ;
l'amour semble y puiser sa flâme :
mais, hélas ! . . . j'ai tant vû ses yeux !
De la rose qui vient d'éclore,
sa bouche a les vives couleurs ;
son haleine est plus pure encore
que celle dont l'amant de Flore

caresse la tige des fleurs ;
près de ses lévres ravissantes,
trente-deux perles éclatantes,
que polit la main de l'Amour,
ressemblent aux pleurs que l'aurore,
sur la rose qu'elle colore,
répand au matin d'un beau jour ;
rien n'est si doux que son sourire :
mais, hélas !. . . je l'ai tant vu rire !
Sur son sein, l'Amour reposé
avec la volupté respire :
mais enfin. . . . . je l'ai tant baisé !
Lisette est volage & coquette ;
ses yeux sont grands, sans être beaux ;
j'ai si long-tems . . . aimé Lisette !
Oui, Lisette a mille défauts.

O toi, ma future Maîtresse,
toi qui, sans doute, as mille appas ;
objet de toute ma tendresse,
ô toi ! que je ne connois pas ;
ô toi ! des belles la plus belle,
toi seule es digne de mes chants ;
tu m'as toujours été cruelle :
tes défauts mêmes sont charmans.
Oui, je te consacre ma lyre ;
je veux célébrer tes attraits ;
c'est l'Amour même qui m'inspire . . .
mais comment tes yeux sont-ils faits ?
Ce sont les yeux même de Flore. . . .
Qu'ils soient petits, grands, noirs ou bleus ;

ils ne m'ont point dit : je t'adore!
fut-il jamais de plus beaux yeux?
Ma maîtresse, es-tu brune ou blonde?
après tout, qu'importe à mes feux?
Jamais ta tresse vagabonde,
par mille replis amoureux,
ne forma nos chiffres heureux :
non . . . ma maîtresse, tes cheveux
sont les plus beaux cheveux du monde.
Mais enfin tes seules rigueurs
ne seront point mon seul partage;
satisfaite de mon hommage,
un jour tu tariras mes pleurs.
D'un amant essuyer les larmes,
c'est vouloir dessiller les yeux :
aux regards de l'amour heureux,
les défauts ne sont plus des charmes;
dès que les amours sont contens,
on ne les retient qu'avec peine :
souvent, au bout de la semaine,
ils ont déja les cheveux blancs.
On voit que ces enfans volages
sont toujours prêts à sommeiller;
plus de folie & plus d'orages,
& lorsque les amours sont sages,
ils ont bien l'air de s'ennuyer.
Quand il fend la voûte azurée,
pour venir habiter nos bois,
l'aimable fils de Cythérée

a deux chars comme deux carquois ; (1)
semblable à celui de sa mère,
l'un traîné par des tourtereaux,
sans bruit, sans indiscrets flambeaux,
tant que la Dryade est sévère,
parmi les ombres du mystère,
escorte l'enfant de Paphos :
mais si la bergère abusée,
aux transports du Faune amoureux,
accorde une victoire aisée,
dans le désordre de ses feux,
soudain les papillons volages,
de l'amour sont les conducteurs,
& plus brillans que ces nuages
dont Iris a peint les couleurs,
malgré la Dryade & ses pleurs,
entraînent loin de ces bocages,
l'Amour qui fit de ses douleurs.
De la rose qui te couronne, (2)
pour conserver le frêle éclat,
par l'amant le plus délicat,
apprends les secrets qu'il te donne.
Connois bien l'art voluptueux
d'éviter l'instant de te rendre :
laisse-le briller à mes yeux :
connois l'art de le faire attendre ;
fâche-toi pour mieux t'appaiser ;

(1) Peut-être ce vers n'est-il pas assez harmonieux.
(2) *De la rose qui te couronne, &c.* Les deux inversions qui se trouvent dans ces quatre vers, les rendent un peu obscurs & un peu embarrassés.

n'accorde rien sans le défendre ;
donne quelquefois un baiser :
plus souvent laisse-le moi prendre ;
que la plus légère faveur
ait tout le prix d'une victoire :
en baisant ta main, je dois croire
qu'il n'est point de plus grand bonheur.
Lorsque ma bouche est sur ta bouche,
va, ton sein doit être couvert ;
que sur ton sein, lorsque j'y touche,
ton voile ne soit qu'entr'ouvert ;
garde-toi d'offrir à ma vue
tes charmes sans aucun bandeau ;
si jamais je te voyois nue,
je n'aurois plus rien de nouveau.
Pour rendre mon bonheur extrême,
laisse-moi long-tems soupirer :
dans le sein du bonheur suprême,
que j'aye encore à desirer ;
ne sois pas tous les jours la même ;
ne te pare pas tous les jours ;
le premier talent des amours
est celui des métamorphoses :
si le printems régnoit toujours,
on n'aimeroit pas tant les roses.

Par M. DE PEZAY.

Le peu de remarques critiques dont ces vers sont accompagnés, doit prouver au lecteur combien nous sommes éloignés de la fureur trop commune de vouloir trouver des défauts par-tout. Beaucoup de personnes regardent cette Epître comme la meilleure pièce de cet auteur.

A MADAME LA COMTESSE TURPIN.

PENDANT ce jugement si fameux au Permesse,
où Pâris adjugea la pomme à la beauté,
s'il eût encor trouvé deux prix de même espèce,
pour l'esprit & pour la sagesse, (1)
son embarras seroit bien augmenté :
mais ce berger, dans le siècle où nous sommes,
voyant Turpin, n'auroit pas hésité,
& je suis sûr qu'elle eût eu les trois pommes.

Par M. SAUTREAU DE MARSY.

(1) *Deux prix de même espèce, pour l'esprit & pour la sagesse.* Vers prosaïques.

MADRIGAL.

QUE je souffre un cruel martyre,
quand jusqu'au fond des bois Tircis vient me chercher !
Il a cent choses à me dire,
& j'en ai cent à lui cacher.

ADIEUX AUX MUSES.

*Epître à Madame De***.

De ces neuf Sœurs si renommées,
de ces neuf Sœurs, jusqu'à ce jour
par moi si tendrement aimées,
enfin j'abandonne la Cour.
Vous pouvez désormais, Déesses,
combler mes rivaux de caresses :
ils sont aimables, c'est leur tour.
Incapable de vos saillies,
mon esprit par l'âge est glacé ;
tout ce que je pense, est sensé :
vous ne voulez que des folies.
Objets merveilleux & brillans,
images vives & légères ;
voilà l'objet de vos talens.
Comment peindrois-je des bergères,
dont les yeux doux & pétillans
rendent tous les bergers galans,
& ne font point de téméraires ?
Comment peindrois-je sous l'ormeau
l'objet de la flâme secrette
des filles de tout un hameau,
Sylvandre, sur son chalumeau,
ne chantant que la seule Annette,

tandis que la jeune follette
n'est attentive qu'au pipeau
d'un autre pour qui la coquette
se sent brûler d'un feu nouveau ?
Je n'éprouve plus ce délire,
qui, maître autrefois de mes sens,
dès que je saisissois ma lyre,
produisoit les plus doux accens.
Du fond de leurs grottes humides,
les Nymphes des eaux moins timides,
s'élevoient pour les écouter ;
& souvent, pour comble de gloire,
Thémis en chargeoit sa mémoire,
& daignoit même les chanter.
Aujourd'hui la raison sévère
proscrit ces vains amusemens ;
je ne pourois, sans lui déplaire,
parler encor des mouvemens,
& de tristesse & de colère,
que le Dieu cruel de Cythère
fait sentir à tous les amans.
Sous un secret impénétrable,
je m'occupe à cacher des feux
que la blancheur de mes cheveux,
du tems outrage irréparable,
feroit paroître trop honteux.
Dans l'avenir que je médite,
contre le trouble qui m'agite ;
mon esprit cherche du secours.
Heureux si des tristes années,

qui me feront encor données,
je mets à profit quelques jours;
& fi libre de l'efclavage
de la fortune & des honneurs,
j'apprends, dans l'école du fage,
à fortifier mon courage
contre l'amour & fes frayeurs! (1)
Ainfi coulant des jours tranquilles,
je vais fonger à rendre utiles
& mon étude & mon loifir;
chaque faifon a fon partage;
&, s'il eft doux de le choifir,
il eft plus doux d'en faire ufage.
O vous, l'ornement de ces lieux,
fur qui la prodigue nature,
pour charmer nos cœurs & nos yeux,
s'efforçant d'obéir aux Dieux,
verfe, fans garder de mefure,
les tréfors les plus précieux,
recevez mon dernier hommage:
qu'importe qu'il foit imparfait?
On ne dira rien de l'ouvrage;
& l'on parlera d'âge en âge
de celle pour qui je l'ai fait.

Par M. DE BEAUCHAMP.

(1) *Les frayeurs de l'amour*: expreffion foible.
Jamais l'Auteur n'a fait de vers plus coulans, ni d'un tour plus aifé dans fa jeuneffe.

LES GRACES RÉFORMÉES.

Lorsqu'en t'instruisant tu t'amuses
à considérer tous ces Dieux,
dont tant de favoris des Muses,
ont pris soin de peupler les cieux :
« on en pourroit, dis-tu, réformer quelques classes ;
» l'abondance des biens en fait tomber le prix ;
» pourquoi par exemple trois Graces ?
» une seule eût suffi ». — D'accord, jeune Philis ;
mais il étoit peu vraisemblable
qu'une seule beauté rassemblât tant d'appas ;
puisqu'on ne te connoissoit pas,
cette erreur étoit pardonnable.

Le premier vers est dur ; Philis & prix ne riment point ; la pensée de la fin est flatteuse & galante.

A MADAME DE **.

Nul pinceau jusqu'ici n'a pu par aucun trait
de vos mœurs peindre la sagesse :
mais la jeune Philis, votre vivant portrait,
nous la représente sans cesse.

EPITRE

A ALEXANDRINE.

Jeune & folâtre Alexandrine,
je sentois mon heure venir;
je touchois presque à ma ruine;
j'allois . . . oui, j'allois m'attendrir,
grace à ta friponne de mine;
j'ai pris la poste pour te fuir.
Je me suis abusé sans doute;
je n'en ai pas plus de repos;
change-t-on de cœur sur la route,
comme l'on change de chevaux?
L'amour se rit de mon voyage,
& de mes projets & de moi:
sans cesse il me parle de toi,
& m'offre toujours ton image.
Je revois ces yeux libertins,
que fait pétiller la folie,
& tes agrémens enfantins,
& cet art qui les multiplie,
& cette bouche au doux souris
où le baiser vit & repose,
& ces globes semés de lis,
que surmonte un bouton de rose.

De loin tu fais lancer tes traits;
au fond d'un bois, dans la prairie;
par-tout je trouve tes filets,
& je galope dans la Brie,
avec l'amour & tes attraits.

Apprends jusqu'où va mon délire;
si le Ciel est pur, si je sens
dans les airs le frais du zéphire,
je me dis : en ces doux momens,
Alexandrine doit sourire.
Mais sur la cime des forêts,
s'il s'élève une nue obscure,
c'est toi qui boudes la nature; (1)
oui, les beaux jours sont tes bienfaits.
Que de feux! mais, hélas! qu'en faire?
A peine as-tu tes dix-sept ans;
déserteurs des bosquets rians,
ou du colombier de Cythère,
bientôt tous les Amours du tems
adroits, trompeurs & caressans,
viendront habiter ta volière,
becqueter tes charmes naissans,
& je voyagerai long-tems
avant de parvenir à plaire.

Chasse, crois-moi, ces importans
dont la nuisible flaterie
berce les enfans de Thalie,
& fait sommeiller les talens;
choisis plutôt un fou sincère

(1) Tirade peu naturelle.

qui sache aimer sans fade encens;
tiens, si tu veux, j'ai ton affaire.
Je m'abandonne à cet espoir;
il a suspendu mes allarmes;
au galop je fuyois tes charmes:
au galop je viens les revoir;
je viens te consacrer ma vie:
je suis ivre & brûlant d'amour;
arrange-toi, je t'en supplie,
pour m'adorer à ton retour.

Par M. DORAT.

Cette Epître est sans contredit une des meilleures pièces fugitives qui aient paru l'année dernière. Le ton fou & léger, l'amour à la françoise, y est saisi supérieurement.

COUPLETS

Chantés en l'honneur de M. le Prince DE CONDÉ *pour l'anniversaire de la Bataille de Friedberg.*

VOICI l'heureux anniversaire
des succès d'un jeune héros:
Messieurs, vous l'avez vu tous faire;
chantez avec moi ses travaux;
la majorité pour la gloire
ne s'acquéroit qu'avec le tems;
émancipé par la victoire,
il est héros à vingt-cinq ans.

C

De ſes éclatantes prouesses ;
quels plus illuſtres monumens
que ces beaux drapeaux tous en piéces
qu'il ſut ravir aux Allemands !
Ses exploits, dignes de mémoire,
sont, ſur ces lambeaux de ſatin,
mieux gravés des mains de la gloire
qu'ils ne le ſeroient ſur l'airain.
Parmi le belliqueux vacarme,
le ſang, la pouſſière & les feux,
que les périls avoient de charme
ſur ſes traces & ſous ſes yeux !
Non à peine l'expérience
aux cheveux blancs, au front ridé,
eût donné plus de confiance
que l'ardeur du jeune Condé.
Mois fécond qui mûris la vigne,
tu ſeras cher à nos neveux ;
Condé vint au jour ſous ton ſigne :
ſous ton ſigne il ſe rend fameux ;
de fleurs formons-lui des couronnes ;
honorons-le par la gaîté,
& le bon vin que tu nous donnes ;
buvons-le tout à ſa ſanté.

Par M. LE MIERRE.

Cette chanſon a l'air d'être produite dans l'ivreſſe d'une joie guerrière : hommage bien ſupérieur à la froideur concertée de nos odes Pindariques.

ÉPITRE
A ACASTE.

Te le dirai-je, Acaste? une sombre tristesse
agite & trouble mes esprits;
vainement les jeux & les ris,
qui suivent l'aimable jeunesse,
s'offrent à mes sens interdits :
ils n'en sauroient goûter l'ivresse.
Ne crois pas cependant que d'injustes dégoûts
m'éloignent des plaisirs au printems de mon âge;
cette aimable gaîté, ce charmant badinage,
que la vertu promet & qu'elle rend plus doux,
toujours reçoivent mon hommage. (1)
Mais ces attraits si chers à mon cœur enchanté,
ces doux amusemens, divinités des hommes,
en songeant à ce que nous sommes,
pouvons-nous les goûter avec tranquillité?
En vain, d'une main obstinée,
nous baissons le rideau sur ces momens d'horreur
annoncés par la destinée;
leur image présente à mon ame étonnée,
y vient souvent jetter le trouble & la terreur.
La Parque avide & meurtrière
menace à chaque instant la trame de nos jours,

(1) *Cette gaîté reçoit mon hommage*, tour forcé.

Quelques luſtres au plus termineront le cours
de notre pénible carrière ;
nos yeux, nos triſtes yeux, ſans eſpoir de ſecours,
ſe fermeront à la lumière,
& s'y fermeront pour toujours.
Etres infortunés ! que nous ſommes à plaindre !
Sujets aux loix du ſort, ſoumis à ſes arrêts,
que ſervent nos travaux, que ſervent nos projets ?
Pour des jours malheureux toujours prêts à s'é-
teindre,
pourquoi de vains plaiſirs rechercher la douceur ?
pourquoi de l'aveugle fortune
briguer la trompeuſe faveur ?
Pourquoi ſacrifier ſon repos, ſon bonheur,
aux fruits d'une grandeur trop ſouvent importune ?
Le fatal précipice eſt creuſé ſous nos pas ;
un inſtant peut l'ouvrir, un inſtant nous y plonge ;
ces biens chers à nos cœurs ne nous ſauveront pas,
& nous verrons tous leurs appas
s'enfuir & paſſer comme un ſonge.
Ami, voilà donc notre ſort !
La Parque par nos cris ne peut être attendrie ;
chaque moment de notre vie
eſt un nouveau pas vers la mort.
Du funeſte ciſeau tout devient la victime ;
rien n'en ſauroit être excepté ;
gloire, jeuneſſe, attraits, richeſſes, dignité ;
tout ſe perd dans le même abîme ;
tout périt : c'eſt envain qu'on voudroit réſiſter.
Gardons-nous cependant d'une inutile crainte.

Non, de ce coup fatal l'inévitable atteinte
ne doit point nous épouvanter:
ces honneurs, ces plaisirs que nous aimons à
suivre,
par combien de tourmens les faut-il acheter?
Lâches, pourrions-nous redouter
le moment qui nous en délivre?
Mais faudra-t-il quitter cet objet de mes pleurs,
cet ami si fidèle, & dont la main chérie,
répand à chaque instant des fleurs
sur les épines de ma vie?
Faut-il perdre ce fils, dont les soins précieux
soulageoient les ennuis de ma froide vieillesse!
Faut-il, de cet époux si cher à ma tendresse,
recevoir les derniers adieux?
Douce amitié, tendre nature!
une ame vertueuse & pure
doit s'ouvrir à vos sentimens;
mais si votre aimable puissance
fait le bien de notre existence,
que d'horreur elle ajoute à nos derniers instans!
Hélas! le cœur frémit de quitter ce qu'il aime;
que dis-je! le quitter? mon erreur est extrême;
non, non, cessons de le penser:
chers & tendres objets, dont je cause la peine,
dans la profonde nuit où le destin m'entraîne,
je ne fais que vous dévancer.
Et toi, mon cher Acaste, aussi cher & fidèle,
puisque tout est soumis à cette loi cruelle,

à cet implacable destin, (2)
sans plainte, sans murmure, il faut que chacun
cède;
présentons à ses coups un front toujours serein :
aux maux qu'on ne peut fuir, c'est l'unique remède.

*Par Mlle A**.*

(2) *A cette loi cruelle, à cet implacable destin*, mots vagues.
Cette Epître a de la force; les pensées n'en sont point nouvelles : mais elles sont bien rendues.

COUPLET

*A MADEMOISELLE DE**.*

Qui nommoit péché chaque pièce de vers qui échappoit à l'auteur.

AIR : *De Joconde.*

POUR mon trop long retardement,
je vous demande grace;
je ne fais pas facilement
des péchés au Parnasse :
si vous me demandiez de ceux
qu'on permet à Cythère,
vous me verriez moins paresseux,
belle Iris, à les faire.

Par M. DE CHENEVIERES.

ÉPITRE

ÉPITRE

A un Commerçant qu'on suppose vouloir acheter des lettres de noblesse.

C'EN est donc fait, Ariste, & l'attrait des grandeurs
a fasciné tes yeux, a corrompu tes mœurs.
Las de servir ton roi, d'enrichir ta patrie,
tu rougis d'exercer une noble industrie;
tu vas donc, à prix d'or, achetant des ayeux,
de l'intrigue, à la cour, apprendre l'art honteux, (1)
ou bien, coulant tes jours dans une paix profonde,
jouir du triste droit d'être inutile au monde!
D'un ami qui te reste, ose écouter la voix:
crois-tu qu'un titre vain prodigué par les rois,
& qu'on n'obtient souvent qu'à force de bassesse,
aux mortels en effet imprime la noblesse?
Malgré ces noms fameux, le vice est toujours bas;
ils annoncent l'honneur, mais ne le donnent pas.
De ces titres brillans la superbe chimère,
sous de pompeux dehors, cache une ame vulgaire: (2)

(1) Vers dur.
(2) On ne devoit pas dire sans distinction que la noblesse *cache une ame vulgaire sous de pompeux dehors*. Tout ce morceau est trop tourné en maximes.

C'eſt ſe couvrir d'un maſque avec art apprêté ;
c'eſt devoir au pinceau ſa frivole beauté.
De ces charmes trompeurs l'éclat en vain étonne :
l'art les peut imiter ; la nature les donne.
Par ces titres ainſi la vertu s'avilit ;
les Princes font des grands : l'honneur ſeul annoblit.
Dépouille enfin, Ariſte, un reſte de foibleſſe,
&, par de longs travaux, achette la nobleſſe ;
vole aux bornes du monde y peupler ces déſerts,
condamnés par les Cieux à d'éternels hivers ;
défriche ces marais ; rends ces terres fécondes ;
par les nœuds du commerce, enchaîne les deux mondes ;
recule encor d'un pas les limites des mers ;
en les franchiſſant aggrandis l'univers ;
aſſervis à tes vœux la nature indocile ;
ne ſois pas le plus grand ; mais ſois le plus utile ;
ſois juſte, ſois ſenſible, & ſur-tout généreux :
une ſeule vertu vaut un ſiècle d'ayeux.
Les François, je le ſais, chériſſent la molleſſe ;
dans un repos honteux ont placé la nobleſſe,
&, livrés aux douceurs d'un paiſible ſommeil,
veulent, par des exploits, ſignaler leur reveil ;
attendent que la guerre, immolant leurs ſemblables,
pour le plaiſir des rois, faſſe des miſérables.
Leurs bras alors, leurs bras qu'énervoit la langueur,
reprennent, à ſes cris, leur première vigueur.
Ces mêmes Citoyens qui, dans des jours tranquilles,
à leur propre pays dédaignoient d'être utiles,
ſe diſputent l'honneur de répandre leur ſang :

ils refusoient leur main ; ils présentent leur
flanc, (3)
j'admire leurs efforts ; j'applaudis à leur gloire :
mais enfin à regret je chéris leur victoire ;
ces lauriers si brillans sont baignés de nos pleurs ;
& pour qu'ils soient fameux, il nous faut des
malheurs.
J'aime mieux ce mortel, (4) qui traversant les
ondes,
prodigue à mes desirs les trésors des deux mondes :
d'une mer inconnue, il brave le danger ;
il ne cherche des biens que pour les partager.
Du calme de la paix le marchand est le gage ;
le guerrier est l'éclair qui précéde l'orage ;
l'un frappe mon esprit : l'autre est cher à mon cœur ;
l'un est grand par mes maux, l'autre par mon
bonheur.
Eh! de quel prix, François, payez-vous ces services ?
Ivres d'un nom fameux, fiers de vos cicatrices,
vous détournez de lui vos regards indignés ;
il vous rendit heureux, & vous le dédaignez.
Eh! qu'importe à l'état le sang qui l'a fait naître ?
De quelqu'illustre oisif il n'a point reçu l'être :
mais grand dans les périls, prompt à les affronter,
s'il court servir son prince au lieu de le flater ;
mais s'il fait en tous lieu, fécondant l'industrie,
des dépouilles du monde enrichir sa patrie :

(3) Espèce d'antithèse qui n'est point de bon goût.
(4) Tous ces vers jusqu'à *Idole des François*, sont frappés en maître. On n'y peut blamer que l'expression *de quelque illustre oisif* qui est dure.

du courtisan dès-lors il devient le rival,
& tout obscur qu'il est, il marche son égal.
Il ne sait pas du moins descendre à la souplesse,
& dans la cour des rois, rampant avec bassesse,
attendre qu'un regard, arbitre de ses pas,
l'exile dans sa terre, ou l'envoie aux combats;
c'est au milieu des mers où son devoir l'appelle,
& non dans un palais qu'il signale son zèle;
le Ciel seul & son cœur lui prescrivent des loix,
& c'est en les servant qu'il fait sa cour aux rois.
Idole des François, ce fantôme volage,
qui d'un monde frivole est le frivole ouvrage,
le préjugé, toujours maîtrisant leurs esprits,
au plus noble des arts (5) attache du mépris:
mais est-il plus honteux d'aller au nouveau monde,
contraindre la nature à devenir féconde,
& parmi les rochers, dans des déserts affreux,
trouver l'art de nourrir vingt mille malheureux,
que d'aller, regrettant des armes meurtrières,
faire contre la paix de barbares prières,
& fondant sa grandeur sur le malheur d'autrui,
périr dans son château de misère ou d'ennui?
Ah! prends plutôt, ami, la raison pour arbitre:
où la vertu suffit, est-il besoin de titre?
Non: laisse au courtisan sa fragile grandeur;
sans doute il a le droit d'adorer son erreur;
il peut impunément, sans honte & sans bassesse,
à l'abri de son nom, languir dans la mollesse,

(5) Il est faux de dire que le commerce soit le plus noble des arts.

l'éclat d'un sang fameux lui tient lieu de vertus ;
on chérit des honneurs sans efforts obtenus ;
par deux cens ans d'ayeux, on pense enfler son être ;
on aime à naître grand pour s'exempter de l'être.
Mais sévère pour toi, le destin, au berceau,
ne t'a point, d'un vain titre, imposé le fardeau ;
mais tu reçus une ame au travail endurcie,
sur-tout contre l'orgueil dès l'enfance affermie ;
une santé robuste, une mâle vigueur,
la paix de l'innocence & le calme du cœur ;
& tu pourrois, honteux d'un si rare avantage,
de ces dons précieux nous dérober l'usage !
De servir les humains qui te peut détourner ?
Ils sont ingrats . . . eh bien ! il leur faut pardonner ;
il faut, dans ses travaux, plus pur & plus sublime,
même alors qu'on les sert, dédaigner leur estime :
c'est un éclat trompeur prompt à s'évanouir,
qui ne vaut pas les soins qu'on prend pour l'obtenir.
Vois comment, dans son choix, guidé par l'inconstance,
injustement toujours le François la dispense ;
comment à l'homme utile il la laisse briguer,
tandis qu'au riche oisif il la court prodiguer ;
& comment son caprice indignement préfère
le bouffon qui l'amuse, au sage qui l'éclaire.
Chez des peuples lointains, & sur de nouveaux bords,
tu fus, contre nos arts, échanger des trésors :
le Ciel, qui t'a formé pour servir ta patrie,
a-t-il, à l'enrichir, borné ton industrie ?

ah ! cours de l'univers réformer les abus ;
& fais, au lieu de l'or, circuler les vertus. (6)
Au rivage Africain, la nature t'appelle :
c'est-là qu'en longs torrens le sang humain ruisselle.
L'intérêt qui du moins, dans son cours plus borné,
est, par le nœud des loix, en Europe enchaîné,
déployant, sur ces bords, sa fureur toute entière,
ouvre, à tous les forfaits, une libre carrière.
C'est-là qu'un Roi barbare, ennemi de la paix,
jouit du droit affreux de vendre ses sujets ;
& respectable même, alors qu'il les déchire,
pour un vil ornement dépeuple son empire.
C'est-là qu'on voit sur-tout, en sa lâche fureur,
le sujet, de son maître aveugle imitateur,
par nos leçons enfin devenu sanguinaire,
hâter, par cruauté, le moment d'être père ;
& les Européens venir dans ces forêts,
tous les ans, avec lui, disputer de forfaits,
payer la trahison, mettre un prix au parjure,
& l'instruire d'exemple à trahir la nature.
Détestons ces mortels, ou justes une fois, (7)
détestons-nous plutôt, nous corrupteurs des loix,
qui, plus farouches qu'eux, armons leurs mains coupables ;
qui, comme un vil bétail, marchandons nos semblables ;

(6) On ne voit pas trop comment un marchand peut entreprendre de réformer les abus de l'univers : ce n'est pas là une entreprise de commerce ; & c'est un très-mauvais conseil à lui donner que de lui dire de s'en aller en Afrique pour empêcher la traite des Nègres.

(7) *Ou justes une fois*, hémistiche fait pour la rime.

dont le luxe inhumain, du plaisir altéré, (8)
dans les bornes d'un monde encor trop resserré,
de l'immense Océan franchissant les abîmes,
au bout de l'univers vole porter nos crimes.
Eh! pourquoi, égarés par une aveugle erreur,
usurpons-nous le droit de faire leur malheur?
Si brûlés, en naissant, du Dieu qui les éclaire,
ils offrent à nos yeux une forme étrangère,
nous pourrons, sans remords, leur déchirer le flanc,
&, lâchement cruels, trafiquer de leur sang!
Le Ciel, dont, comme nous, ces mortels sont l'ouvrage,
dans le fond de leur ame imprime son image;
il leur a fait un cœur sensible, généreux,
& qui sans nous, peut-être, eût été vertueux.
Egaux par leur naissance, égaux par leurs misères,
noir ou blanc, foible ou fort, tous les hommes sont frères.
Sur ces bords teints de sang ose porter tes pas;
entends leur voix plaintive: ils te tendent les bras.
O mon ami! ton ame à la vertu formée,
à de tels attentats, n'est point accoutumée;
l'humanité te parle; elle est chère à ton cœur:
c'est toi qu'en ces déserts elle attend pour vengeur.
Tu sembles balancer! . . . Eh quoi! le tems agile
ne te laisse déja qu'un courage stérile;
& tes bras énervés, trop lents à te servir,
ne te permettent plus qu'un impuissant desir!

(8) *Un luxe altéré de plaisirs*, n'est pas françois.

Eh bien! dans ton pays coule en paix ta vieillesse;
là, tu pourras encore obtenir la noblesse:
mais du moins, à-prix d'or, achetant la grandeur,
ne vas plus y briguer un vain titre d'honneur.
Ah! crois-moi, de tes biens fais un plus digne
usage;
que des infortunés cet or soit le partage;
de tant de malheureux cours appaiser la faim;
épanche, avec tes pleurs, tes trésors dans leur
sein;
& qu'un peuple d'heureux, à ton heure dernière,
dise: il ne fut pas grand, mais il fut notre père.

Par M. LE PRIEUR.

Cette Epître a concouru pour le prix de l'Académie Françoise en 1764. Elle est plus liée & plus suivie que celle de M. de Chamfort. Les idées de M. le Prieur ne sont peut-être pas si brillantes: mais elles sont plus naturelles & plus vraies; son style est assez pur, & cet ouvrage a fait concevoir de son talent les espérances les plus flatteuses & les mieux fondées.

A une jolie Femme de Dijon, qui avoit eu trois filles, & qui desiroit d'avoir un garçon.

CONSOLE-TOI, mère charmante,
d'avoir, malgré ta vive attente,
à trois filles donné le jour:
ce ne sont pas là des disgraces;
avant que d'enfanter l'Amour,
Vénus enfanta les trois Graces.

A MONSIEUR R**.

Qui demandoit à l'Auteur des vers pour les mettre en musique.

Aux accords de ton violon,
tu bâtirois une autre Thèbe ;
plus vîte même qu'Amphion,
tu fléchirois le noir Pluton,
& saurois tirer de l'Erèbe
les ombres que passe Caron. (1)
Si tu tombois, comme Arion,
au fond de la mer en colère,
pour te tirer de l'onde amère,
un Dauphin feroit le plongeon ;
& son éthine seroit fière,
de pouvoir reporter à terre
un chantre d'aussi grand renom.
A tes accens, Pan, l'ame émue,
sur ses pieds de chèvre en arrêt,
dresse son oreille pointue ;
attentive au son qui lui plaît,
il déride son front farouche ;
& lorsque ton archet finit,
il sourit de sa large bouche ;
à la compagne de sa couche,

(1) *Et saurois tirer de l'Erèbe les ombres que passe Caron.* Vers sans harmonie.

qui le regarde & t'applaudit.
De tes talens, tel est l'empire!
Heureux les vers, heureux les riens
qu'embellit ta harpe ou ta lyre!
Il fut un tems, je m'en souviens,
où de ma muse plus sonore
les sons faciles & coulans
auroient pu mériter encore
d'être animés par tes accens:
mais depuis que mon cerveau fume, (2)
frappé de tragiques vapeurs;
depuis qu'agité de fureurs,
comme la Sybille de Cume,
la plus pleureuse des neuf Sœurs
de son poignard taille ma plume;
gâté par ces sauvages tons, (3)
j'ai perdu cet art des chansons,
où ton esprit charmant s'applique;
possesseur de tous les secrets,
chante tes vers sur ta musique:
tu fais tenir les deux archets.

Par M. LEMIERE.

(2) Image peu agréable.
(3) Vers prosaïques, ainsi que les deux suivans.
Cette pièce a un tour original qui plaît par sa singularité.



DESCRIPTION

De quelques effets des Grottes d'Arci en Bourgogne.

Ces antres souterrains, par la nuit habités,
offrent de toutes parts cent bizarres beautés;
à travers mille rocs, sous ces voûtes profondes,
une invisible main a fait filtrer les ondes;
leur acide vapeur, par différens canaux,
circule, & court enfler d'innombrables tuyaux,
dont l'humide tissu se reproduit sans cesse,
qui, suspendus dans l'air, actifs avec paresse, (1)
& faisant chaque jour d'insensibles progrès,
dans des blocs de crystal expriment mille objets:
chef-d'œuvres renaissans d'une ouvrière habile,
qui renferme en ses mains & dans son sein fertile
les minéraux, les sels, les végétaux divers,
tous ces sucs créateurs, germes de l'univers.

Par son mobile poids, dans les airs soutenue,
la liqueur quelquefois demeure suspendue;
elle est prête à tomber; rien ne peut l'arrêter;
le doigt, en la touchant, va la précipiter:
mais bientôt de ces lieux étonnante magie!

(1) *Des tuyaux actifs avec paresse.* Ces mots-là ne semblent pas faits pour se trouver ensemble. Toute cette phrase a l'air alembiquée : mais il n'étoit pas facile de peindre des objets auxquels l'imagination est aussi peu faite.

cette même liqueur, par degrés épaissie,
se resserre, durcit sous le tact incertain,
forme un globe solide, & repousse la main.
Ce sont ces changemens, dont la pompe mouvante
orne de ces réduits la scène transparente;
de-là ces beaux salons de rocailles ornés,
sans le secours de l'art, avec art ordonnés;
ces magiques piliers, dont la cime hardie
observe, en s'élevant, l'exacte symmétrie;
ces rocs, qui des rubis dardent tous les rayons;
ce buffet d'orgue prêt de recevoir des sons;
ces ifs qui, sans les soins d'une vaine culture,
s'échappent, tout taillés, des mains de la nature.

Puis-je me rappeller tant d'effets variés,
sous l'œil contemplateur cent fois multipliés;
tant d'objets, qu'on voit moins qu'on ne les imagine,
que le caprice seul à son gré détermine,
que plusieurs spectateurs, dans le même moment,
& sous le même aspect, verront différemment:
simulacres légers, esquisses imparfaites,
qu'efface & que détruit l'instant qui les a faites?
C'est ainsi que d'erreurs nous sommes entourés;
à la lueur des sens, nous marchons égarés;
de l'homme, à tout moment, la nature se joue:
voulons-nous la juger? notre prudence échoue.
Une dans son essence, & changeante à nos yeux,
souvent, pour les confondre, elle excite nos vœux.

Sans les approfondir, contemplons ses ouvrages;
ne jugeons point : doutons; c'est la vertu des sages.

Par M. DORAT.

Les Grottes d'Arci sont situées dans un bois à un quart de lieue du village d'Arci. L'entrée est étroite & fort difficile. Il faut être extrêmement courbé, en faisant les trente premiers pas. Il est nécessaire d'avoir des guides & des flambeaux pour les parcourir. C'est un des morceaux les plus bizarres & les plus surprenans qui soient sortis des mains de la nature. On diroit qu'une main habile a pris plaisir à tracer sur ces voûtes des objets variés à l'infini; elles ont presque toutes la forme d'un plat-fond.

Les vers que l'on vient de lire, expriment les effets les plus piquans de ces grottes. Outre les difficultés propres à la poësie françoise, l'auteur a eu encore à vaincre celles de son sujet.

COUPLET.

AIR : *De Joconde.*

JUSQU'ICI j'ai craint la raison;
la faute est pardonnable:
mais Eglé trouve la façon
de nous la rendre aimable.
Sans le pouvoir de ses attraits,
je serois raisonnable:
je deviens plus fou que jamais,
& je suis excusable.



VERS

En réponse à une invitation.

Des Muses courtisan fidèle,
je ne suis point leur favori :
pour avoir quelquefois obtenu d'une belle
un sourire flateur, une rose nouvelle,
on n'est pas son amant chéri.
Les divinités du Parnasse
me traitent assez en époux ;
c'est chez Virgile & chez Horace
qu'elles donnoient des rendez-vous.
A leurs froideurs, malgré mon extrême constance,
il faudra bien s'accoutumer ;
vous daignerez toujours m'aimer :
que me fait leur indifférence ?
A votre dîner enchanteur,
je verrai l'amitié que vous rendez si chère ;
si l'amour y venoit augmenter mon bonheur ! . . .
Mais, près de vous, lorsqu'on trouve la sœur,
on oublie aisément le frère.

Par M. d'Arnaud.



ÉPITRE

A mon Chien.

ACHILLE, avant d'entrer en lice,
haranguoit, dit-on, ses chevaux;
Mezence & mille autres héros
eurent depuis même caprice;
le Roi Dagobert & ses chiens
eurent de fréquens entretiens:
rien n'empêche qu'à leur exemple,
en vers je ne bâtisse un temple
à vous, mon fidèle Pluton,
sage gardien de ma maison.
Quoique, ni vous, ni votre maître
ne soient pas de pareil renom,
ils n'en valent pas moins peut-être.
Je n'exigerai point, comme eux,
qu'au gré de mes desirs fougueux,
à la guerre ou bien à la chasse,
vous suiviez la biche à la trace,
ou me gardiez des ennemis:
mais bien plutôt des faux amis,
du censeur pour lui peu sévère,
du philosophe pointilleux,
du voisin & de la commère,
Argus armés de deux cens yeux.

Chassez les faiseurs de visite ;
ces Iris qui de leur réduit
vont chez Hébé, qui les imite,
le soir répandre leur ennui.
Contre les diseurs de fornettes,
les importuns, les femmelettes,
qu'il vous suffise d'aboyer :
mais que le médisant poète,
qui de mordre fait son métier,
s'il ose approcher ma retraite,
soit condamné, mon cher Pluton,
à la peine du Thalion.
Ils vous caresseront peut-être :
mais fuyez un appas trompeur ;
&, pour défendre votre maître,
montrez les dents à tout flateur.
Si par hazard vient à paroître
l'objet qui flate seul mon cœur,
caressez-le comme moi-même ;
jappez, caracolez, sautez ;
par des cris plus précipités,
& par une allégresse extrême,
annoncez-moi cette beauté ;
que votre adresse la retienne,
& que votre fidélité
soit le symbole de la sienne.

Par M. GIRARD, *de Dieppe.*

L'idée de cette petite pièce est plaisante. Il est des gens qui pensent qu'on ne peut faire de jolis vers qu'à Paris : M. Girard peut prouver qu'ils ont tort.

VERS

D'un Consomptionnaire à un ancien Ami.

Je me flatois que ta présence
viendroit adoucir mes chagrins :
mais de ta longue négligence,
c'est vainement que je me plains ;
dans le sein d'une double Orgie,
entre Bacchus & les Amours,
coulent rapidement tes jours,
& ta froide amitié m'oublie.
Non que d'un regard ténébreux (1)
à ton bonheur je porte envie :
non, je n'afflige point ma vie
de l'allégresse des heureux ;
va, mon ami, je te pardonne
les plaisirs que tu prends sans moi :
que le soleil qui ne me donne
que des jours ombragés d'effroi, (2)
des jours que la mort environne,
que ce soleil qui m'abandonne,
d'un jour plus beau luise pour toi !
Mon mal devenu sans remède,
dès long-tems pèse à mes amis :

(1) *Porter envie d'un regard ténébreux ?* Expression peu exacte.
(2) Comment l'*effroi ombrage-t-il des jours ?*

dans l'abîme horrible où je suis,
hélas! je demandois leur aide:
du bord de l'effroyable puits,
d'où sortoit ma voix douloureuse,
leur pitié vaine & curieuse
les fit un moment s'approcher:
j'ai sollicité leur tendresse;
ils m'ont tous plaint, & leur foiblesse
n'a point ôsé m'en arracher.
Mais soudain quelle voix m'appelle!
Quoi! c'est la tienne, mon ami!
Des vives flammes qui m'ont lui,
je sens renaître une étincelle;
le sentiment, ce doux trésor,
n'a point, au sein de ma carrière, (3)
tout-à-fait éteint sa lumière,
puisqu'un ami me reste encor,
& que son amitié m'est chère.

Par M. DE SAIN-PERAVI.

(3) On ne dit point *le sein d'une carrière*, lorsqu'il s'agit de celle de la vie.

Ces vers peignent la douleur d'une manière vraie. Ils impriment dans l'*ame un plaisir* de tristesse.



A MADEMOISELLE DE**.

Qui proposoit à l'Auteur d'aller dans un désert passer un mois avec elle.

UN mois dans un désert! es-tu de bonne foi?
Qui, toi! vive, aimable & légère,
dans un désert, & sur-tout avec moi,
l'amant le moins champêtre & le moins solitaire!
On t'adore en ces lieux; ils sont ornés par toi:
doit-on abandonner les lieux où l'on sait plaire?
Quelquefois, pour rêver, l'Amour quitte Cythère;
mais il faut, du moins je le croi,
il faut toujours une cour à sa mère.
Va, laissons ce projet; soyons de notre tems;
ton front brillant des roses du bel âge,
ton doux sourire, tes talens,
sont-ils faits pour un hermitage?
Il vaut mieux sous sa main avoir tous ses amans:
on peut vouloir être volage;
cela s'est vu de tems en tems.
Que devenir alors dans un antre sauvage?
Ne vois-tu pas d'ici perdre déja courage,
deux tristes cœurs forcés d'être constans?
Suivons donc la route ordinaire.
Souffrir mes vœux, & puis les rejetter;
paroître tour-à-tour indulgente & sévère;

t'embellir chaque jour pour mieux me tourmenter;
me désoler à force de me plaire;
me prendre par humeur, en riant me quitter:
à la ville, en un mois, tout cela peut se faire.

Par M. DORAT.

IMPROMPTU

*A Mlle DE**, au sujet de quelques fictions qu'on reprochoit à l'auteur d'un voyage en vers.*

IL est voyageur & Poëte;
ce sont deux titres pour mentir:
mais dans les vers par le plaisir,
quelque mensonge se rachète.
Quiconque, en vous voyant, dira;
mon hommage est pour Emilie;
de ce moment on le croira,
eût-il menti toute sa vie.

Par M. LE MIERRE.

A MADAME DUDEFFANT.

OUI, je perds les deux yeux ; vous les avez
perdus :
ô sage Dudeffant, est-ce une grande perte?
Du moins nous ne reverrons plus
les sots dont la terre est couverte.
Et puis tout est aveugle en cet humain séjour ;
on ne va qu'à tâtons sur la machine ronde ;
on a les yeux bouchés à la Ville, à la Cour :
Plutus, la Fortune & l'Amour
sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde.
Si d'un de nos cinq sens nous sommes dégarnis,
nous en possédons quatre, & c'est un avantage
que la nature accorde à peu de ses amis,
lorsqu'ils parviennent à notre âge.
Nous avons vu mourir les Papes & les Rois ;
nous vivons, nous pensons, & notre ame nous reste.
Epicure & les siens prétendoient autrefois
que ce cinquiéme sens étoit un don céleste
qui les valoit tous à la fois.
Mais quand notre ame auroit des lumières parfaites,
peut-être il seroit encor mieux
que nous eussions gardé nos yeux,
dussions-nous porter des lunettes.

Par M. DE VOLTAIRE.

TRIOLET.

(Un Juge à une jeune Solliciteuse.)

Si je ne gagne mon procès,
vous ne gagnerez pas le vôtre;
vous n'aurez pas un bon succès,
si je ne gagne mon procès.
Vous avez chez moi libre accès:
j'en demande chez vous un autre.
Si je ne gagne mon procès,
vous ne gagnerez pas le vôtre.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE SAINT-MARC,

Au sujet d'une Epître sur l'Amour & l'Amitié.

L'Amour & l'Amitié dont tu nous peins l'image,
voilà tes Dieux; encense-les toujours;
leur doux accord n'est connu que du sage;
l'un préside à tes nuits: l'autre embellit tes jours.

Par M. Dorat.

ROMANCE

D'un jeune-homme qui venoit de perdre une femme aimable.

Noté nº. 1.

N'EST-IL, Amour, ſous ton empire
que des rigueurs ?
S'il faut prévoir, quand on ſoupire,
tous les malheurs,
tes biens n'offrent qu'un vain délire
aux tendres cœurs.

J'aimois une jeune bergère
belle à ravir ;
cent rivaux, jaloux de lui plaire,
vinrent s'offrir ;
que d'efforts il me fallut faire
pour les bannir !

J'obtins enfin, par ma conſtance,
un tendre aveu ;
ce moment ſeul, lorſque j'y penſe,
combla mon feu :
mais cette douce jouiſſance
dura bien peu.

Un mal affreux pour une belle
un jour la prend :

Dieux ! m'écriai-je, sauvez celle
que j'aime tant ;
qu'elle vive laide & fidelle : (1)
je suis content.

Le mal qui porte son ravage
jusques au bout,
changea les traits de son visage,
mais non mon goût :
ah ! la beauté n'est qu'une image,
le cœur est tout.

Après tant de maux & de larmes,
j'étois en paix :
mais il falloit d'autres allarmes
sentir les traits ;
cruel Amour, pour qui tes charmes
sont-ils donc faits ?

Après dix mois de mariage,
instans trop courts !
elle alloit me donner un gage
de nos amours ;
la Parque cruelle & sauvage (2)
trancha ses jours !

Cette jeune & tendre bergère,
prête à mourir,

(1) Cette idée de laideur est désagréable.
(2) *Cruelle & sauvage*, Epithètes communes.

Me

AIR
DE LA ROMANCE.

P. 119.

N'est il Amour sous ton em=

pi re, que des ri=gueurs?

s'il faut pre=voir quand on sou=

=pi=re tous les malheurs,

tes biens n'offrent qu'un

vain déli=re aux ten=dres

cœurs.

me dit : ferme-moi la paupière ;
prends ce soupir ;
garde de ma flâme sincère
le souvenir.

Oui, chaque jour, Dieu que j'atteste,
je m'en souvien :
Le souvenir cher & funeste
d'un doux lien
est le seul trésor qui me reste ;
c'est tout mon bien.

Vous, que jamais l'amour ne blesse
d'un trait vainqueur,
le calme & la paix sont sans cesse
dans votre cœur :
mais, hélas ! vivre sans tendresse,
est-ce un bonheur ?

Beaucoup de simplicité ; plus de sentiment que d'esprit : c'est le mérite de cette Romance & celui qu'elle devoit avoir. Il n'y a point d'épigramme qui vaille ces deux vers :

Ah ! la beauté n'est qu'une image ;
le cœur est tout.



LE TOUCHER JUSTIFIÉ.

A Mademoiselle D E **.

POURQUOI me grondez-vous, quand votre collerette
rend mon œil attentif & ma main inquiète?
Ah! répondez, Climène, & parlez sans détour:
le respect vous plaît-il aux dépens de l'amour?
Lorsque dans nos jardins je vois la fleur nouvelle;
j'y porte, en souriant, un regard curieux:
mais je ressentirois une peine cruelle,
s'il ne m'étoit permis que d'y porter les yeux;
ma main veut y toucher; & quand sur chaque feuille,
le desir innocent a promené mes doigts, (1)
son parfum me séduit, il faut que je la cueille:
ainsi pour un plaisir, j'en ai trois à la fois.
Tel est l'ordre de la nature;
elle nous a fait naître avec des sens jaloux;
vous qui les enchantez, prévenez leur murmure;
ou n'en flattez aucun, ou contentez-les tous.

(1) Il n'est pas naturel de *promener ses doigts sur chaque feuille d'une rose.*
Cette pièce est une des plus délicates & des plus ingénieuses qui aient paru en 1764.



ÉPITRE

A l'Auteur des Graces.

Quelle féduifante magie,
fi femblable à la vérité,
à mes regards perfonnifie
les Graces & la Volupté ? . . .

Ah ! la véritable féerie,
ce font l'efprit & les talens ;
Saint Foix, ton aimable génie
préfide à ces enchantemens ;
dans mille riantes images,
tu peins nos goûts & nos penchans :
à ta voix naiffent les bocages,
peuplés de Nymphes & d'amans ;
les indifférens & les fages
font échauffés par tes accens,
& c'eft au délire des fens
que l'on reconnoît tes ouvrages.

Que j'aime ce fripon d'Amour,
chaffé des cieux pour fes frédaines,
& ravi d'établir fa cour,
parmi desbeautés plus humaines !
Eh ! que feroit-il en effet,

près de la fougueuse Bellone,
de Pallas qui toujours raisonne,
d'Hébé qui garde le buffet, (1)
près de Jupin qui le sermonne,
& qui, pour se désennuyer,
dans son triste & brillant empire,
se met par fois à foudroyer
ce pauvre globe, où l'on sait rire,
& qu'il est contraint d'envier?
Car tel est le céleste groupe,
si las de la divinité,
& savourant à pleine coupe
l'ennui de l'immortalité.

L'Amour est bien mieux sur la terre;
là, tout l'encense & le révère;
là, de tout il se fait un jeu,
brave l'Egide redoutable,
& quittant l'affiche d'un Dieu,
prend la liberté d'être aimable.
Dans le sentiment absorbé,
tantôt en silence il sait plaire:
tantôt abjurant le mystère,
près de la volage Thisbé,
il est fou comme un Mousquetaire,
ou libertin comme un Abbé.

Sans cesse il termine ou projette;
& dans son délire enfantin,

(1) On n'auroit pas dû mettre au rang des Déesses ennuyeuses la jeune Hébé, qui n'en a pas la réputation.

s'il badine le sceptre en main
il commande avec la houlette ;
il unit la nature & l'art ;
chez la prude, il vient sur le tard,
à toute heure chez la coquette.

Par son inconstance emporté,
au hazard il enflamme, il blesse
la simple & crédule beauté,
qui, soupçonnant la volupté,
touche à l'instant de la foiblesse ;
& le jeune homme plein d'ardeur,
qui, volant où l'instinct l'appelle,
vif, pressant, heureux & trompeur,
joint à l'orgueil d'être vainqueur,
le doux espoir d'être infidèle ;
& ce Tircis à cheveux blancs,
qui, courbé sous la main du Tems,
s'exténue en cherchant à plaire,
prend ses regrets pour des desirs,
&, d'une voix octogénaire,
balbutie un hymne aux plaisirs.

Au fond de ce bocage sombre,
quel Dieu, l'œil à demi-fermé,
dort, ou feint de dormir à l'ombre
de cet arbrisseau parfumé ?
c'est l'Amour, c'est ce Dieu perfide,

ton front doit être couronné.
Jusqu'ici ta touche légère
n'a point rencontré de rivaux;
l'Amour fit placer tes tableaux
dans tous les boudoirs de Cythère,
& la Nymphe la plus sévère
s'anime au feu de tes pinceaux.
Apprends-moi cet art de séduire,
cet art qui fixe le succès:
tu ne veux plus que nous instruire;
donne-moi tes premiers secrets.

Mais quoi? puis-je en toi méconnoître
l'aimable élève du Plaisir?
Sans l'art sublime de jouir,
Anacréon seroit à naître;
les Ris, les Graces, les Amours,
furent tes Dieux dans tes beaux jours;
plein d'un feu si prompt à s'éteindre,
& que tu sais entretenir,
c'est à force de les servir,
que tu parvins à les bien peindre.

Par M. DORAT.

Cette jolie Epître a paru en Septembre 1754, à l'occasion de la reprise des Graces & de quelques autres petites Comédies de M. de Saint-Foix.



LES TROIS MANIERES.

Que les Athéniens étoient un peuple aimable !
que leur esprit m'enchante, & que leurs fictions
me font aimer le vrai, sous les traits de la fable !
La plus belle à mon gré de leurs inventions
fut celle du théâtre, où l'on faisoit revivre
les héros du vieux tems, leurs mœurs, leurs passions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
consacrer cet exemple & chercher à le suivre.
Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Un des plus grands plaisirs du théâtre d'Athène
étoit de couronner, dans ces jeux solemnels,
les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels ;
en présence du peuple, on leur rendoit justice :
ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,
qu'un maudit courtisan quelquefois censura,
du champ de la victoire allant à l'opéra,
recevoir des lauriers de la main d'une actrice ;
ainsi quand Richelieu revenoit de Mahon,
qu'il avoit pris pourtant, en dépit de l'envie,

En

par-tout, ſur ſon paſſage, il eut la comédie;
on lui battit des mains encor plus que la Clairon.

Au théâtre d'Eſchile, avant que Melpomène
ſur ſon cothurne altier vint parcourir la ſcène,
on décernoit les prix accordés aux amans;
celui qui dans l'année avoit pour ſa maîtreſſe
fait les plus beaux exploits, montré plus de tendreſſe,
mieux prouvé par les faits ſes nobles ſentimens,
ſe voyoit couronné devant toute la Grèce;
chaque belle plaidoit la cauſe de ſon cœur,
de ſon amant aimé racontoit les mérites,
après un beau ſerment dans les formes preſcrites,
de ne pas dire un mot qui ſentît l'orateur,
de n'exagérer rien, choſe aſſez difficile
aux femmes, aux amans & même aux avocats.
On nous a conſervé l'un de ces beaux débats, (1)
doux enfans du loiſir de la Grèce tranquille:
c'étoit, il m'en ſouvient, ſous l'Archonte Eudamas.
Devant les Grecs charmés, trois Belles comparurent;
la jeune Eglé, Téone & la triſte Apamis.
Les beaux eſprits de Grèce au ſpectacle accoururent;
ils étoient grands parleurs, & pourtant ils ſe turent,
écoutant gravement en demi-cercle aſſis.
Dans un nuage d'or, Vénus avec ſon fils
prêtoit à la diſpute une oreille attentive.

(1) Peut-être eſt-il trop hardi de dire *conſerver un débat* pour *conſerver l'hiſtoire d'un débat.*

la jeune Eglé commence, Eglé simple & naïve,
de qui la voix touchante & la douce candeur
charmoient l'oreille & l'œil, & pénétroient au cœur.

É G L É.

Hermotime mon père a consacré sa vie
aux muses, aux talens, à ces dons du génie
qui des humains jadis ont adouci les mœurs;
tout entier aux beaux-arts, il a fui les honneurs;
& sans ambition caché dans sa famille,
il n'a voulu donner pour époux à sa fille,
qu'un mortel comme lui favorisé des Dieux,
élevé dans son art, & qui sauroit le mieux
animer sur la toile & chanter sur la lyre (2)
ce peu de vains attraits que m'ont donné les Cieux.
Ligdamon m'adoroit; son esprit sans culture
devoit, je l'avoûrai, (3) beaucoup à la nature;
ingénieux, discret, poli sans compliment,
parlant avec justesse & jamais savamment,
sans talent, il est vrai, mais sachant s'y connoître;
l'amour forma son cœur, les graces son esprit;
il ne savoit qu'aimer : mais qu'il étoit grand maître
dans ce premier des arts que lui seul il m'apprit!
Quand mon père eut formé le dessein tyrannique
de m'arracher l'objet de mon cœur amoureux
& de me réserver pour quelque peintre heureux
qui feroit de bons vers & sauroit la musique,

(2) Ce vers n'a point de rime.
(3) *Je l'avoûrai* ne paroît pas placé en cet endroit.

que de larmes alors coulèrent de mes yeux !
Nos parens ont sur nous un pouvoir despotique ;
puisqu'ils nous ont fait naître, ils sont pour nous
des Dieux :
je mourois, il est vrai, mais je mourois soumise.
Ligdamon s'écarta confus, désespéré,
cherchant loin de mes yeux un azyle ignoré ;
six mois furent le terme où ma main fut promise ;
ce délai fut fixé pour tous les prétendans ;
ils n'avoient tous, hélas! dans leurs tristes talens,
à peindre que l'ennui, la douleur & les larmes.
Le tems qui s'avançoit, redoubloit mes allarmes ;
Ligdamon tant aimé me fuyoit pour toujours ;
j'attendois mon arrêt, & j'étois au concours. (4)
Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent ;
sur leurs perfections, mille débats s'émurent ;
je ne pus décider ; je ne les voyois pas.
Mon père se hâta d'accorder son suffrage
aux talens trop vantés du fier & dur Harpage ; (5)
on lui promit ma foi ; j'allois être en ses bras.
Un esclave empressé frappe, arrive à grands pas,
apportans un tableau d'une main inconnue :
sur la toile aussi-tôt chacun porta la vue ;
c'étoit moi ; je semblois respirer & parler ;
mon cœur en longs soupirs paroissoit s'exhaler,
& mon air & mes yeux, tout annonçoit que
j'aime. (6)

(4) *Et j'étois au concours*, espèce de bon mot qui n'est pas assorti au ton simple de ce premier récit.

(5) Hémistiche un peu rude à la prononciation.

(6) *Tout annonçoit que j'aime.* Pour l'exactitude, il faudroit *que j'aimois.*

L'art ne se montroit pas : c'est la nature même ;
la nature embellie, & par de doux accords,
l'ame étoit sur la toile aussi bien que le corps.
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,
comme on voit au matin le soleil de ses traits
percer la profondeur de nos vastes forêts
& dorer les moissons, les fruits & la verdure.
Harpage en fut surpris ; il voulut censurer ;
tout le reste se tut, & ne put qu'admirer.
Quel mortel, ou quel Dieu, s'écrioit Hermotime,
du talent d'imiter fait un art si sublime !
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi ?
Ligdamon se montrant, lui dit :
L'amour seul est son peintre, & voilà son ouvrage.
C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image ;
c'est lui qui sur la toile a dirigé ma main :
quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin !
il les anime tous. Alors d'une voix tendre,
sur son luth accordé, Ligdamon fait entendre
un mélange inoui de sons harmonieux ;
on croyoit être admis dans le concert des Dieux :
il peignit comme Apelle ; il chanta comme Orphée.
Harpage en frémissoit ; sa fureur étouffée
s'exhaloit sur son front, & brûloit dans ses yeux ;
il prend un javelot de ses mains forcenées ;
il court ; il va frapper : je vis l'affreux moment
où le traître à sa rage immoloit mon amant,
où la mort, d'un seul coup, tranchoit deux destinées.
Ligdamon l'apperçoit ; il n'en est point surpris ;

& de la même main sous qui son luth résonne,
& qui sut enchanter nos cœurs & nos esprits,
il combat son rival, l'abbat, & lui pardonne. (7)
Jugez si de l'amour il mérite le prix,
& permettez du moins que mon cœur le lui donne.
Ainsi parloit Eglé. L'Amour applaudissoit;
les Grecs battoient des mains; la belle rougissoit;
elle en aimoit encor son amant davantage.

Téone se leva; son air & son langage
ne connurent jamais les soins étudiés;
les Grecs, en la voyant, se sentoient égayés;
Téone, souriant, conta son aventure
en vers moins allongés & d'une autre mesure,
qui courent avec grace & vont à quatre pieds,
comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TÉONE.

Vous connoissez tous Agaton;
il est plus charmant que Nirée.
A peine d'un naissant coton,
sa ronde joue étoit parée;
sa voix est tendre; il a le ton
comme les yeux de Cythérée.
Vous savez de quel vermillon
sa blancheur vive est colorée;
la chevelure d'Apollon
n'est pas si longue & si dorée.

(7) *L'abbat & lui pardonne.* L'auteur n'a certainement pas voulu dire *lui pardonne de la même main, &c.* la construction de la phrase l'indique malgré lui.

Je le pris pour mon compagnon
aussi-tôt que je fus nubile.
Ce n'est pas sa beauté fragile
dont mon cœur fut le plus épris ;
s'il a les graces de Pâris,
mon amant a le bras d'Achille.

Un soir dans un petit bateau,
tout auprès d'une isle Cyclade,
ma tante & moi goutions sur l'eau
le plaisir de la promenade,
quand de Lydie un gros vaisseau
vint nous aborder à la rade.
Le vieux Capitaine écumeur
venoit souvent dans cette plage
chercher des filles de mon âge
pour les plaisirs du Gouverneur.
En moi je ne sais quoi le frappe ;
il me trouve un air assez beau ;
il laisse ma tante, il me hape,
il m'enlève comme un moineau,
& va me vendre à son satrape.

Ma bonne tante, en glapissant
& la poitrine déchirée,
s'en retourne au port du Pirée
raconter au premier passant
que sa Téone est égarée,
que de Lydie un armateur,
un vieux pirate, un revendeur
de la féminine denrée,
s'en est allé livrer ma fleur
au Commandant de la contrée.

Penſez-vous alors qu'Agathon
s'amuſât à verſer des larmes,
à me peindre avec un crayon,
à chanter ſa perte & mes charmes
ſur un petit pſaltérion?
Pour me r'avoir, il prit les armes:
mais n'ayant pas de quoi payer
ſeulement le moindre eſtafier,
& ſe fiant ſur ſa figure,
d'une fille il prit la coëffure,
le tour de gorge & le panier;
il cacha ſous ſon tablier
un long poignard & ſon armure,
& courut tenter l'aventure
dans la barque d'un Nautonnier.
Il arrive aux bords du Méandre
avec ſon petit attirail:
à ſes attraits, à ſon air tendre,
on ne manqua pas de le prendre
pour une ouaille du bercail
où l'on m'avoit déjà fait vendre,
& dès qu'à terre il put deſcendre,
on l'enferma dans mon ſerrail.
Je ne crois pas que de ſa vie
une fille ait jamais gouté
le quart de la félicité
qui combla mon ame ravie,
quand, dans un ſerrail de Lydie,
je vis mon Grec à mon côté,
& que je pus en liberté

récompenſer la nouveauté
d'une entrepriſe ſi hardie.
Pour époux il fut accepté;
les Dieux ſeuls daignerent paroître
à cet hymen précipité :

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Le ſoir le ſatrape amoureux
dans mon lit, ſans cérémonie,
vint m'expliquer ſes tendres vœux.
Il crut, pour appaiſer ſes feux,
n'avoir qu'une fille jolie :
il fut ſurpris d'en trouver deux.
Tant mieux, dit-il, car votre amie,
comme vous, eſt fort à mon gré;
j'aime beaucoup la compagnie;
toutes deux je contenterai;
n'ayez aucune jalouſie.
Après ſa petite leçon,
qu'il accompagnoit de careſſes,
il vouloit agir tout de bon;
il exécutoit ſes promeſſes,
& je tremblois pour Agathon :
mais mon Grec, d'une main guerrière,
le ſaiſiſſant par la crinière,
& tirant ſon eſtramaçon,
lui fit voir qu'il étoit garçon,
& parla de cette manière.

Sortons tous trois de la maiſon ;
& qu'on me faſſe ouvrir la porte ;
faites bien ſigne à votre eſcorte
de ne ſuivre en nulle façon :
marchons tous les trois au rivage ;
embarquons-nous ſur mon eſquif ;
j'aurai ſur vous l'œil attentif :
point de geſte point de langage ;
au premier ſigne un peu douteux,
au clignement d'une paupière,
à l'inſtant je vous coupe en deux,
& vous jette dans la rivière.
Le ſatrape étoit un ſeigneur
aſſez ſujet à la frayeur :
il eut beaucoup d'obéiſſance ;
lorſqu'on a peur, on eſt fort doux.
Sur la nacelle en diligence
nous l'embarquâmes avec nous.
Sitôt que nous fumes en Grece,
ſon vainqueur le mit à rançon ;
elle fut en ſonnante eſpèce :
elle étoit forte ; il m'en fit don :
ce fut ma dot & mon douaire.
Avouez qu'il a ſu plus faire
que le bel-eſprit Ligdamon,
& que j'aurois fort à me plaindre
s'il n'avoit ſongé qu'à me peindre
& qu'à me faire une chanſon.

Les Grecs furent charmés de la voix douce & vive ;
du naturel aiſé, de la gaîté naïve

dont la jeune Téone anima son récit :
la grace, en s'exprimant, vaut mieux que ce
qu'on dit.
On applaudit ; on rit ; les Grecs aimoient à rire.
Pourvû qu'on soit content, qu'importe qu'on
admire ?
Apamis s'avança les larmes dans les yeux ; (8)
ses pleurs étoient un charme, & la rendoient
plus belle :
les Grecs prirent alors un air plus sérieux,
& dès qu'elle parla, les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ses malheureux amours
en mètres qui n'étoient ni trop longs, ni trop
courts ;
dix syllabes par vers mollement arrangées
se suivoient avec art & sembloient négligées ;
le rithme en est facile ; il est mélodieux ;
l'hexamètre est plus beau, mais par fois ennuyeux.

APAMIS.

L'astre cruel sous qui j'ai vu le jour
m'a fait pourtant naître dans Amathonte,
lieux fortunés où la Grece raconte
que le berceau de la mère d'Amour
par les plaisirs fut apporté sur l'onde ;
elle y naquit pour le bonheur du monde,
à ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable & sa loi douce & pure

(8) Dit-on *les larmes dans les yeux* pour *les larmes aux yeux* ?

à ses sujets n'avoient fait que du bien;
tant que sa loi fut celle de nature.
Le rigorisme a souillé ses autels;
les Dieux sont bons; les prêtres sont cruels.
Les novateurs ont voulu qu'une Belle
qui, par malheur, deviendroit infidelle,
iroit (9) finir ses jours au fond de l'eau
où la Déesse avoit eu son berceau,
si quelque amant ne se noyoit pour elle.
Pouvoit-on faire une loi si cruelle?
hélas! faut-il le frein du châtiment
aux cœurs bien nés pour aimer constamment?
& si jamais à la foiblesse en proie,
quelque beauté vient à changer d'amant,
c'est un grand mal: mais faut-il qu'on la noie?
Tendre Vénus, vous qui fites ma joie
& mon malheur, vous qu'avec tant de soin
j'avois servie avec le beau Batile,
d'un cœur si droit, d'un esprit si docile,
vous le savez, je vous prens à témoin
comme j'aimois, & si j'avois besoin
que mon amour fût nourri par la crainte.
Des plus beaux nœuds la pure & douce étreinte,
faisoit un cœur de nos cœurs amoureux.
Batile & moi nous respirions ces feux
dont autrefois a brulé la Déesse;
l'astre des cieux en commençant son cours
en l'achevant, contemploit nos amours;
la nuit savoit quelle étoit ma tendresse.

(9) *Iroit*, ne faudroit-il pas *allât*?

Arénorax, homme indigne d'aimer,
au regard sombre, au front triste, au cœur traître,
d'amour pour moi parut s'envenimer,
non s'attendrir : il le fit bien connoître.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux ;
il distilla les poisons de l'envie ;
il fit parler la noire calomnie :
ô délateurs ! monstres de ma patrie,
nés de l'enfer, hélas ! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraisemblance ;
que mon amant put même s'y tromper,
& l'imposture accabla l'innocence.
Dispensez-moi de vous développer
le noir tissu de sa trame secrette ;
mon tendre cœur ne peut s'en occuper :
il est trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la Déesse en vain j'eus mon recours ;
tout me trahit ; je me vis condamnée
à terminer mes maux & mes beaux jours
dans cette mer où Vénus étoit née.
On me menoit aux lieux de mon trépas ;
un peuple entier mouilloit de pleurs mes pas ;
& me plaignoit d'une plainte inutile,
quand je reçus un billet de Batile,
fatal écrit qui changeoit tout mon sort,
trop cher écrit plus cruel que la mort !
Je crus tomber dans la nuit éternelle,
quand je l'ouvris, quand j'apperçus ces mots :
je meurs pour vous fussiez-vous, infidelle !
C'en étoit fait : mon amant dans les flots
s'étoit jetté pour me sauver la vie,

On l'admiroit en pouſſant des ſanglots.
Je t'implorois, ô mort! ma ſeule envie,
mon ſeul devoir! (10) on eut la cruauté
de m'arrêter, lorſque j'allois le ſuivre;
on m'obſerva; j'eus le malheur de vivre.
De l'impoſteur la ſombre iniquité
fut miſe au jour & trop tard découverte;
du Talion il a ſubi la loi;
ſon châtiment répare-t-il ma perte?
Le beau Batile eſt mort, & c'eſt pour moi.
Je viens à vous, ô juges favorables!
Que mes ſoupirs, que mes funebres ſoins
touchent vos cœurs; que j'obtienne du moins
un appareil à mes maux incurables!
A mon amant, dans la nuit du trépas,
donnez le prix que ce trépas mérite;
qu'il ſe conſole au rives du Cocite,
quand ſa moitié ne ſe conſole pas;
que cette main qui tremble & qui ſuccombe;
par vos bontés encor ſe ranimant,
puiſſe à vos yeux écrire ſur ſa tombe:
« Athène & moi couronnons mon amant! »
Diſant ces mots, ſes ſanglots l'arrêtèrent;
elle ſe tut: mais ſes larmes parlèrent.

Chaque juge fut attendri;
pour Eglé d'abord ils penchèrent;
avec Téone ils avoient ri;
avec Apamis ils pleurèrent:

(10) Ici la mort eſt perſonnifiée & priſe en même tems pour un être moral; ce qui eſt difficile à concilier.

j'ignore ; & j'en suis bien marri ;
quel est le vainqueur qu'ils nommèrent.
Au coin du feu, mes chers amis,
c'est pour vous seuls que je transcris
ces contes tirés d'un vieux sage.
Je m'en tiens à votre suffrage :
c'est à vous de donner le prix ;
vous êtes mon Aréopage.

Par M. DE VOLTAIRE.

Ce Conte est dans son genre un des plus agréables ouvrages de M. de Voltaire ; les trois recits qu'il renferme, ont au suprême degré le ton & le mérite qui leur sont propres.

FIN.

TABLE.

MADEMOISELLE A**.
Epître à Acaste, p. 93

M. D'ARNAUD, *Conseiller d'ambassade de Saxe.*
Élégie, 75
Vers en réponse à une invitation, 110

Feu M. DE BEAUCHAMP.
Adieux aux Muses, 85

M. BLIN DE SAINMORE.
Le retour d'Apollon, 1
Vers à M. Deshays, 72

M. B**.
Epître à Flore, 59

M. DE CHAMFORT.
Epître d'un père à son fils, qui a remporté le prix de l'Académie Françoise, 61

M. DE CHENEVIERES.
A Madame la Marquise de P***, 16
Le Pardon, conte, 50
Couplet à Mlle de **, 96

M. DORAT.
Epître à Mlle Dubois, 3
Epître à Mlle Arnout, 35
Éloge funebre de Comete, Chienne de Madame**, 59
Epître à Alexandrine, 89
Description des grottes d'Arci, 107
A Mlle D**, qui proposoit à l'auteur d'aller dans un désert passer un mois avec elle. 115

MA

A M. le Marquis de St. Marc, 118
Epître à l'auteur des Graces, 123

M. GIRARD, *de Dieppe.*
Epitre à mon chien, 111

M. GRESSET, *de l'Académie Françoise.*
Epître sur un mariage, 48

M. DE LA HARPE.
Vers à Mlle Dumesnil, 23

M. *l'Abbé* LATTAIGNANT.
Couplets à M. & Mde Gerbier, 50

M. LEGIER.
Epître à Monsieur L**. 7

M. LE MIERRE.
A Madame de Loutherbourg, 22
Couplets à M. le Prince de Condé, 91
A M. R**. qui demandoit à l'auteur des vers pour les mettre en musique, 105
Impromptu à Mlle De **. au sujet de quelques fictions qu'on reprochoit à l'auteur d'un voyage en vers, 116

M. LEPRIEUR.
Epitre à un Commerçant, 97

M. DE LA LOUPTIERE.
Vers écrits sur la cloche du Monastère de **. 34

M. *l'Abbé* MANGENOT,
Madrigal, 21

Feu M. DE MAUPERTUIS.
Couplets faits pour une jeune Lapone dans un voyage au Pole, 70

M. DE P**. *auteur de Zélis au bain*

Alcibiade à Glycère, 25
Epître à la maîtresse que j'aurai, 79

M. ROCHON DE CHABANNE.

Vers à Lise, 51

M. DE SAINT-PÉRAVI.

L'Amour & la Folie, Ode anacréontique, 6
A Madame de **. 78
Vers d'un Consomptionaire, 113

M. SAUTREAU DE MARSY.

A Madame la Comtesse de Turpin, 84

M. THOMAS, *de l'Académie Françoise.*

A M. de Chenevieres, 17

M. DE VOLTAIRE, *de l'Académie Françoise.*

L'Éducation d'une fille, 17
A l'Impératrice de Russie, 40
Macare & Theleme, 53
L'Origine des Métiers, 73
A Madame Dudeffant, 117
Les trois Manières, 129

PIÈCES ANONYMES.

Les Graces réformées, 98
A Madame de **. 88
A une jolie femme de Dijon, 104
Couplet, 109
Un Juge à une jeune Solliciteuse, 118
Romance d'un jeune homme qui venoit de perdre une femme aimable, 119
Le Toucher justifié, 122

FIN.

NOTICE
DES OUVRAGES
DE POÉSIE
QUI ONT PARU EN 1764.

NOTICE DES OUVRAGES DE POÉSIE

QUI ONT PARU EN 1764.

POEMES.

LES QUATRE SAISONS, Poëme de M. Le Bret, in-4°.

Ouvrage qui ne gagne rien à être comparé avec ce que nous avions déjà sur le même sujet.

RICHARDET, Poëme dans le genre burlesque imité de l'italien, in-8°.

Ce volume ne contient que la moitié du Poëme italien; les vers y sont distribués par octaves.

POEME SUR LA MORT DE ZELIME, en trois chants, in-4°. de 22 pages.

Le sujet de ces trois chants est la mort de Madame de Pompadour; c'est tout ce qu'on y trouve d'intéressant.

Cette héroïde est celle qui a fait le plus de sensation dans le public, après l'Héloïse de M. Colardeau.

Lettre du Comte de Cominge à sa mère, suivie d'une lettre de Philomèle à Progné, par M. Dorat. Paris, Jorry, in-8°. avec des gravures.

Héroïdes qui ont eu aussi du succès.

Lettre de Zéïla, jeune Sauvage, à Valcourt, Officier François, par M. Dorat. Paris, Jorry, in-8°. avec des gravures.

Cette lettre forme le commencement d'une histoire intéressante, imitée de l'Allemand.

Le Pot-pourri, Epître à qui on voudra, par M. Dorat, suivie d'une autre Epître par l'auteur de Zélis au bain.

De la légéreté, de l'esprit, de la facilité.

Epître à l'auteur des Graces, par M. Dorat. Paris, Jorry, in-8°.

Insérée dans ce recueil.

Lettre d'Alcibiade à Glycère, Bouquetière d'Athenes, suivie d'une Lettre de Vénus à Pâris, & d'une Epître à la maîtresse que j'aurai. Paris, Jorry, in-8°. de 36 pages, avec des gravures.

La Lettre d'Alcibiade & l'Epître à la maîtresse que j'aurai sont aussi insérées dans cette collection.

Epître au Roi de Prusse, par M. de Prazier, in-8°. de 8 pages.

Il y a dans cette Epître quelques vers assez bien faits.

Epîtres à MM. d'Alembert, Thomas & d'Arget. La Haye, feuille in-4°.

Le sujet de la première de ces Epîtres est l'invitation de l'Impératrice de Russie, pour engager M. d'Alembert à se charger de l'éducation de son fils; celui de la seconde, la nomination de M. Thomas à la place de Secrétaire de M. de Praslin; & celui de la troisième, la prééminence d'un bon caractère sur les talens.

Discours philosophique & moral en vers à l'imitation de Juvenal, par M. Rochon de Chabanne. Paris, Jorry, in-4°. de 24 pages.

Lettre de Valcourt, Officier François, à Zéila, jeune Sauvage, esclave à Constantinople, avec deux vignettes. Paris, Cailleau, in-8°. de 24 pages.

Réponse assez médiocre à la lettre de Zeila à Valcour de M. Dorat.

Epître à MM. les Docteurs de la Maison & Société de Sorbonne, & de la faculté de Théologie, par M. Tannevot; feuille in-4°. Paris, Panckoucke.

POESIES DIVERSES.

Mes Récréations, ou recueil de diverses piéces choisies. Amsterdam, Paris, Langlois.

Ce sont des piéces fugitives en vers & en prose, & une Comédie intitulée : la Réformation imprudente.

Recueil des piéces choisies pour la toilette des Dames à la Grecque, in-8°. de 92 p.

Cette brochure n'offre autre chose qu'une trentaine d'élégies d'Ovide, d'odes d'Anacréon & d'Horace, & des morceaux de Sénéque paraphrasés en vers très-ridicules.

Contes de Jean-Joseph Vadé, pour servir de tome second à ceux de Guilleaume Vadé. Paris, Duchesne, in-8°. de 304 pages.

Ces Poësies sont réellement de Vadé. On y trouve des Epîtres, des Contes, des Fables, des Epigrammes & des Chansons.

Amusemens à la Grecque, ou les Soirées de la Halle, &c. Paris, Cuissart, in-12 de 100 pages.

Piéces fugitives assez peu piquantes soit en vers soit en prose ; il y en a quelques-unes dans le goût poissard.

Fables nouvelles, divisées en six livres, avec des notes & un discours sur la manière de lire les fables ou de les réciter, par M. l'Abbé Aubert. Paris, Duchesne.

Après La Fontaine, il n'y a gueres de fabuliste françois qui ait plus de succès que M. l'Abbé Aubert.

ŒUVRES.

* Poësies de Malherbe, rangées par ordre chronologique, avec la vie de l'auteur & de courtes notes. Paris, Barbou, in-8°. petit format.

Recueil des Œuvres de Madame du Boccage. Paris, Nyon & Bauche, 3 volumes in-8°. avec des vignettes.

On sait quelle réputation les poësies de Madame du Boccage lui ont acquise depuis long-tems.

Les Loisirs de M. de C**. (M. de Chenevieres) deux volume in-12. Paris, Duchesne.

Piéces de société; il y en a de fort jolies; on en a inséré plusieurs dans cette collection.

Poësies & Œuvres diverses de Madame Guibert. Amsterdam; petit in-8°. de 200 pages.

On trouve des pieces agréables dans ce recueil; mais l'auteur paroît se livrer trop à sa facilité.

* Cette étoile désigne les secondes éditions.

Amuſemens philoſophiques, par M. de Montagnac. Paris, 2 vol. in-12.

Ces deux volumes contiennent différens morceaux en vers & en proſe, des Contes, des Anecdotes, des Réflexions, & la Fille de ſeize ans ou la Capricieuſe, comedie en vers & en trois Actes.

Recueil de piéces diverſes de M. D **. Bordeaux, la Bottiere, in-8°. de 100 pages.

Les morceaux de poëſies de ce volume ſont des Odes, quelques piéces fugitives, & les Bienfaits de la paix, divertiſſement.

Recueils de poëſies de différens auteurs.

Élite de poëſies fugitives. Paris, Deſaint, Saillant, 3 vol. in-12.

Recueil bien ſupérieur à tous ceux qui l'ont précédé.

Le Porte-feuille d'un homme de goût, ou l'Eſprit de nos meilleurs poëtes. Paris, Vincent, 2 vol. in-12.

Il y a beaucoup de bonnes piéces dans ce Porte-feuille : mais preſque toutes étoient déjà connues ; l'ordre dans lequel elles ſont rangées n'eſt point du tout favorable ; les piéces nouvelles qu'on y rencontre ſont la plûpart fort médiocres.

Nouveau recueil de piéces en vers & en proſe

Paris, de Hanſy, in-12. de 210 pages.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

Les Journaux dans leſquels on eſt en uſage de mettre des poëſies fugitives ſont le *Mercure de France*, le *Journal de Verdun*, & le *Journal des Dames*. On en inſére quelquefois dans l'*Année Littéraire* & le *Journal Encyclopédique*. Les autres Journaliſtes ſe contentent de donner l'extrait des ouvrages de poëſie, à meſure qu'ils paroiſſent.

THÉATRE.

Tragédies repréſentées à Paris,

OLYMPIE, tragédie, par M. de Voltaire. Paris, Ducheſne, in-8°.

Parmi les piéces modernes, cette tragédie eſt une de celles où il y a le plus de ſpectacle, & où il produit le plus grand effet.

Blanche & Guiſcard, tragédie, par M Saurin, de l'Académie Françoiſe. Paris, Ducheſne, in-12.

Piéce imitée de Tancrede & Sigiſmonde, tragédie angloiſe de feu Tompſon, auteur du Poëme des Saiſons. On a eu peine à ſe prêter à la ſupercherie d'un Chancelier qui abuſe du blanc-ſein de ſon Roi ; mais ce moyen amène une belle

situation. Les caractères de ce Drame, faute d'être préparés, sont moins intéressans qu'ils ne pourroient l'être, & le dénouement ne satisfait pas le spectateur.

Timoléon, tragédie, par M. de la Harpe. Paris, Duchesne, in-8°.

Une scene pathétique, trop peu d'action, des caractères qui ne sont point soutenus, un assassinat atroce pour dénouement. Le héros de la piéce fait poignarder son frere de sang froid pour le bien public, quoique celui-ci vienne de lui dire un instant auparavant qu'il ne sera jamais en garde contre lui.

Cromwel, tragédie, par M. Duclairon. Paris, Duchesne, in-8°.

Le sujet de cette tragédie est la mort de Cromwel. L'auteur s'est attaché sur-tout à peindre l'ame profonde de ce fameux scélérat. L'époque où il a placé l'action n'étoit peut-être pas la plus intéressante qu'il pût choisir.

Tragédies non représentées.

Les Amans malheureux, ou le Comte de Cominge, Drame en trois actes & en vers, par M. d'Arnaud. Paris, Lesclapart, in-8°. avec une gravure.

Il n'y a point de Drame qui, sans le secours

de la représentation, ait eu un aussi grand succès que celui-ci; il nous a donné l'idée d'un nouveau genre, qu'on peut appeller le genre sombre. On a remarqué comme une chose vraiment neuve, comme un trait de génie, la situation d'Euthime, qui est dévoré de passion, & à qui le devoir impose silence pendant deux actes entiers. Le dénouement est très-pathétique; il y avoit des détails trop longs: l'auteur les a corrigés dans les éditions postérieures.

Comedies représentées.

La jeune Indienne, comédie en un acte & en vers, par M. de Chamfort. Paris, Cailleau, in-8°.

Plusieurs scènes intéressantes; cette pièce a eu du succès.

Le Cercle, ou la soirée à la mode, comédie, par M. Poinsinet. Duchesne, in-8°.

Peu d'intérêt, d'intrigue, de vérité dans les caractères, de naturel dans le dialogue; mais de l'esprit, des saillies, deux ou trois récits plaisans, & une peinture assez vraie de quelques ridicules à la mode.

L'Amateur, comédie en un acte & en vers libres, par M. Barthe, de l'Académie de Marseille. Paris, Duchesne.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, l'*Almanach des Muſes* pour l'année 1765, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris, ce 21 Décembre 1764.

D'HERMILLY.

20

5.6

HM

